

Histoires en l'air

Martin Winckler

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Martin Winckler

Histoires en l'air

**MARTIN
WINCKLER**

P.O.L

Deux fois par mois, pendant deux ans, j'ai écrit des textes courts – nouvelles, contes, saynètes, récits, chansons – ou esquissé sur quelques pages le synopsis de romans, de films, de séries télévisées, de comédies musicales qui ne verront peut-être jamais le jour.

Deux fois par mois, pendant deux ans, j'ai lu à haute voix ces fictions, ces récits, ces projets en germe aux auditeurs d'arteradio.com.

La plupart de ces rêves éveillés resteront, vraisemblablement, des « histoires en l'air »... mais j'avais envie de les partager, de les murmurer sur le vent d'une webradio, dans un espace de parole où tout est possible. Puis de les rassembler dans un livre.

Martin Winckler

Histoires en l'air

Fictions, récits, projets

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

PRÉSENTATION

Work in progress

Printemps 2004. Je suis assis dans le métro parisien et plongé dans un livre lorsqu'un jeune homme m'aborde en me demandant si je suis « Martin Winckler ». Cela me fait sourire, car pareille reconnaissance dans un lieu public m'arrive rarement – une demi-douzaine de fois tout au plus depuis que *La Maladie de Sachs*¹ m'a fait accéder à la notoriété.

Thomas Baumgartner se présente, me dit travailler à Arteradio.com. J'ignore alors jusqu'à l'existence de cette radio internet, qui produit des sujets courts et les met en ligne en accès libre, gratuit et permanent. Thomas me demande si je serais prêt à enregistrer un billet improvisé de quelques minutes. J'accepte avec enthousiasme et, quelques semaines plus tard, je m'assieds dans le studio pour confier mes émotions et mes espoirs après avoir écrit *Les Trois Médecins*², dont je viens de confier le manuscrit à Paul Otchakovsky-Laurens.

Après l'enregistrement, Silvain Gire, directeur de la jeune radio internet, me propose une chronique bimensuelle. Je n'ai pas oublié l'enrichissante chronique quotidienne que j'assurais sur France Inter en 2002-2003³. L'idée de me retrouver devant un micro me comble.

Cette nouvelle expérience sera cependant très différente, beaucoup plus littéraire. Il ne s'agit pas, comme je le faisais sur la première chaîne publique, de rédiger et de lire chaque jour des chroniques scientifiques « décalées » à l'intention de millions d'auditeurs pris dans le flux de l'information du matin. Il s'agit plus modestement d'enregistrer, une fois par mois, en prenant tout mon temps, deux textes personnels, sur un ton choisi.

Pour quel auditoire ? Celui d'internautes un peu particuliers, qui téléchargent des fichiers sonores sur leur ordinateur et les écoutent ensuite, quand ça leur chante, sur leur baladeur numérique. L'auditoire le moins « captif » qui soit.

Ma liberté est au moins aussi grande que celle des auditeurs potentiels, car le contenu des chroniques est entièrement laissé à ma discrétion. Quant à la durée, on me demande de limiter chaque enregistrement à cinq minutes – que je dépasserai souvent et sans vergogne, sans jamais être coupé. Autant dire que les contraintes ne sont pas celles, impitoyables, de la radio en direct, mais celles d'un jeu dont je suis libre de redéfinir les règles à loisir.

Et, pendant trois ans, je ne m'en suis pas privé.

La première série de chroniques (2004-2005) s'intitulait *J'ai mal, là...* Mi-écrite, mi-improvisée, c'était une suite de réflexions issues de mon expérience de médecin, coups de griffes et colères, émotions et commentaires. Les

transcriptions réécrites en ont été recueillies dans un petit volume portant le même titre⁴, accompagnées d'un CD contenant une sélection des fichiers sonores originaux.

La deuxième série, *Contes à rêver debout* (2005-2006), renouait joyeusement avec les formes narratives qui m'ont appris à lire et à écrire. Afin de m'éloigner des improvisations de l'année précédente, j'ai rédigé chaque mois deux textes – conte, saynète, nouvelle, récit – lus ensuite au micro. Alors qu'il s'agit d'une pratique courante dans les périodiques anglo-saxons, il est aujourd'hui quasi impossible en France de publier des essais ou des fictions libres. J'ai trouvé réconfortant que l'alliance de la radio et de l'internet me procure ce plaisir et cette liberté-là.

Pour la troisième série, *Écrits sur le vent* (2006-2007), j'ai repris l'habitude très ancienne, puisqu'elle date de mon adolescence, de rédiger en quelques phrases ou quelques pages le synopsis d'un livre ou d'une nouvelle. L'exercice, cette fois-ci, visait à partager des désirs, des idées, des projets « en l'air ». Je ne suis pas de ceux qui enfouissent jalousement leurs idées de peur que quelqu'un d'autre ne s'en empare. J'ai la faiblesse de croire que ce qui fait la valeur d'une idée, ce n'est pas l'argument ou l'anecdote mais le *traitement*, le travail personnel. Les rêves éveillés qui me traversent l'esprit en coup de vent, je ne pourrai jamais tous les réaliser, faute de temps et des outils appropriés. D'autres que moi disposent peut-être de l'un et des autres, alors pourquoi ne pas les leur confier ? C'est pourquoi, deux fois par mois, j'ai raconté de grandes histoires qui n'existaient pas encore, et n'existeront peut-être jamais. Certaines, je le sais ou l'espère, deviendront des livres que j'avais envie de décrire – ou, du moins, d'annoncer. D'autres – un film, une série télévisée, une comédie musicale, une école – resteront très vraisemblablement toujours hors de ma portée. Mais tous pouvaient être racontés, murmurés sur le vent de la webradio, dans cet espace de parole où tout est possible.

Vous trouverez ici la plupart des chroniques inédites mises en ligne sur Arteradio.com entre septembre 2005 et juin 2007. Elles sont reproduites dans l'ordre où elles ont été écrites et diffusées. J'en ai écarté quelques-unes, qui a posteriori m'ont semblé moins abouties. Les textes que vous allez lire ne sont pas pour autant de simples transcriptions, mais les versions développées, réécrites, des chroniques radiophoniques originelles. Et ce que vous lirez ici n'est que la forme avant-dernière d'un *work in progress*. Depuis leur lecture au micro et leur mise en ligne, ces histoires en l'air ont mûri. Mais, pour mettre un terme à leur envol sur les ondes radio, à leur échappée sur le vent de la toile – et devenir enfin des textes *achevés* –, il leur reste à éclore dans la chambre d'échos logée derrière vos yeux.

À vous de jouer.

Tourmens, 9.8.07

2. P.O.L, 2004.
3. Une partie des chroniques lues à l'antenne de France Inter ont été publiées dans *Odysée, une aventure radiophonique* (Le Cherche-Midi, 2003).
4. *J'ai mal, là...* ArteRadio/Les Petits Matins, 2006.

J'aime les chiens. J'ai toujours aimé les chiens. Mon père me racontait souvent qu'il avait un chien-loup nommé Sana – c'était une chienne, d'ailleurs – et qu'il lui était très attaché. Chaque fois qu'il me parlait de Sana, j'étais absolument subjugué par l'amour qu'il lui portait et ça me donnait une furieuse envie d'avoir un chien.

J'aime vraiment beaucoup les chiens. Et à vrai dire, les chiens m'aiment bien. Quand je m'approche d'eux, ils viennent me renifler. Quand je suis assis, ils quémangent pour que je leur donne un sucre, ou ce que je suis en train de bouffer. Ils viennent se frotter à moi. Ils me regardent avec leurs grands yeux... Et je cède. Bref, ils savent m'embobiner.

L'autre jour, justement, dans une rue plutôt calme – il faisait beau, les gens se baladaient –, voilà qu'un grand chien, mais alors un *énorme* chien, un chien gigantesque, se précipite sur les passants, leur met les pattes sur les épaules et commence à leur lécher le visage de manière aussi ostentatoire qu'irrépressible.

Évidemment, la plupart des passants étaient assez surpris de le voir faire ça, et ils le repoussaient, le chien leur faisait *Mmmhh* ? comme ça, de la tête, et quand l'un n'était vraiment pas content, il allait en lécher un autre. Et voilà-t-y pas qu'il m'avise, du bout de la rue, comme ça, sous le soleil. J'étais en train de marcher tranquillement, et le voilà qui vient vers moi, qui me saute dessus – évidemment, je me mets à rigoler –, qui me pose ses pattes sur les épaules, qui me lèche le visage, qui me colle la truffe un peu partout, qui me tourne autour... Et je suis pris du sentiment irrépressible que ce chien a envie de me dire quelque chose. Alors je m'assois par terre, je commence à jouer avec lui pendant qu'il continue à me lécher, à me renifler, à faire comme ça le tour du propriétaire, et à essayer de me dire ce qu'il a à me dire.

Malheureusement, si j'aime beaucoup les chiens, je ne parle pas leur langage. J'avais donc beaucoup de mal à le comprendre. Et soudain le voici qui s'assied, sagement, à côté de moi, il tourne la tête, et dirige son regard vers une superbe créature, humaine celle-ci, qui s'avance, en escarpins, en jupe de cuir très serrée, en chemisier très fin, vers moi.

Je n'en crois pas mes yeux, évidemment, et pourtant, c'est bien vrai, la superbe créature s'approche de nous en faisant résonner les pavés de la rue. Elle s'arrête à un mètre, elle me regarde, elle me lance un sourire enjôleux, et elle me dit :

- Ah, comme c'est gentil d'avoir retrouvé mon chien.
- Ah bon, dis-je, il est à vous ?
- Oui, c'est mon chien, Sultan.

Je me tourne vers Sultan, qui hoche la tête.

– D'accord, tu t'appelles Sultan... Mais, dis-je en me retournant vers elle, comment se fait-il qu'il vous ait échappé ?

– Eh bien, Sultan aime beaucoup faire la fête aux passants, et parfois, quand nous nous promenons dans la rue, il m'échappe pour leur sauter dessus, et leur lécher le visage, et il cherche à leur faire plaisir, mais en général les passants le rejettent. J'ai beaucoup de mal à le retrouver quand il m'échappe comme ça, d'abord parce que je n'aime pas le tenir en laisse, c'est un chien bien trop beau pour que je le tienne en laisse, ensuite parce qu'il essaie toujours de trouver un copain avec qui jouer, quelqu'un qui le traite de manière honorable... quelqu'un qui lui montre un certain respect, une certaine affection. Et, aujourd'hui, c'est vous qui l'avez trouvé. C'est vous qu'il a trouvé...

Et moi, tout frissonnant de fierté d'avoir fait plaisir à ce chien et à sa superbe maîtresse, je bredouille : « Ben, ouais, ben, c'est-à-dire que... pfff... J'aime les chiens, alors, euh... Oah, chais pas comment vous dire, moi, j'étais content de... l'accueillir, ce chien, euh... »

Évidemment, j'espérais qu'elle m'inviterait... à prendre un café, par exemple, ou à la revoir... Et voilà-t-y pas justement qu'elle me dit : « Écoutez, là, j'ai une petite course à faire, mais j'aimerais... Je serais *très très très très* heureuse... de vous retrouver, disons dans une demi-heure, là-bas au café sur la place... Est-ce que vous auriez le temps de venir prendre un café avec moi ? »

Et moi, je bredouille un « Ben, euh, évidemment, bien sûr, j pense bien, euh... Chais pas ce que j'ai à faire, mais rien d'intéressant, alors oui, oui, je serai là, je serai là... » tout bête. Et les voilà qui s'en vont, le chien et la superbe créature, dans l'autre direction.

Et moi, bien sûr, j'étais extrêmement heureux, je marchais à dix centimètres au-dessus du sol. J'étais heureux non seulement parce que ce chien m'avait fait la fête, caressé et léché partout, mais aussi parce que je pensais à sa charmante compagne humaine, que j'allais revoir une demi-heure plus tard.

J'ai flotté comme ça dans les airs pendant vingt, vingt-cinq minutes.

C'était vraiment un chien formidable, ce chien.

J'ai mis vingt-cinq minutes à comprendre qu'il m'avait fauché mon portefeuille.

Cette histoire-ci, je l'ai souvent racontée, j'en ai même fait un conte pour enfants, et j'aime la raconter régulièrement, parce que c'est une histoire qui change avec le temps. C'est une histoire qui m'apprend des choses chaque fois que je la raconte, alors pardonnez-moi si vous l'avez déjà entendue ou lue, mais vous verrez, je vous promets, elle n'est pas tout à fait identique à la version que vous avez lue ou entendue la dernière fois.

Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, c'est une histoire qu'on m'a transmise. C'est mon père qui me l'a racontée. Lui-même avait dû l'entendre d'une autre personne de sa famille, peut-être de son grand-père – parce qu'il n'avait plus son père, il était mort à la guerre de 14 – ou peut-être de sa grand-mère, peut-être de sa mère... et c'était une histoire qui était arrivée à son grand-père.

Ou peut-être à son arrière-grand-père. Donc à mon arrière-grand-père, ou à mon arrière-arrière-grand-père. Et je ne sais pas si c'était l'un ou si c'était l'autre. Si c'était l'un, il s'appelait Abraham, si c'était l'autre il s'appelait Mardochée, car dans ma famille, moi compris, tous les fils aînés se prénomment Abraham ou Mardochée.

Mardochée, donc – mettons que c'était Mardochée, l'arrière-grand-père de mon père –, Mardochée était musicien. Un musicien juif, qui vivait en Afrique du Nord. Il jouait du violon, comme on en jouait à l'époque, en tenant le violon verticalement, sur sa cuisse, et en frottant l'archet dessus. C'était un musicien extrêmement prisé, qu'on invitait à tous les mariages, à toutes les fêtes, à tous les enterrements. C'était un musicien pauvre qui gagnait sa vie bon an mal an en faisant les mariages, les fêtes et les enterrements pour des gens qui étaient à peu près aussi pauvres que lui.

Un soir, voilà que Mardochée entend frapper à la porte. Il est tard, mais il ouvre, et il se trouve face à deux personnes superbes, un homme et une femme, tout de blanc vêtus, qui lui disent : « Tu es bien Mardochée le musicien ? » Et il répond oui. « Nous voulons t'inviter ce soir à venir jouer devant nous, dans notre maison. Nous aimerions que tu viennes. »

Mardochée se retourne vers sa femme et vers ses enfants, et dit : « Mais il est tard, je n'ai pas l'habitude de sortir si tard quand ce n'est pas prévu... » Les deux personnes très belles, très bien vêtues et manifestement très riches, insistent et lui disent : « C'est toi que nous voulons. Tu es le meilleur musicien de la ville, c'est toi que nous voulons entendre jouer du violon à notre fête. »

Et Mardochée, qui entrevoit quand même la possibilité de gagner un petit peu d'argent, finit par prendre son violon et accepte de monter avec eux dans une calèche superbe, aussi superbe que ceux qu'elle transporte, une calèche

tout de blanc recouverte, tirée par deux chevaux blancs. Les deux personnes qui l'ont fait monter dans la calèche lui disent : « La seule condition, c'est que tu ne voies pas où nous allons. Nous allons te bander les yeux, afin que tu ne saches pas où se trouve notre maison. » Et Mardochée se laisse faire.

Le voyage dure pendant de longues minutes, une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être. Enfin, la calèche s'arrête. On le fait descendre, on le fait entrer dans une maison, on lui enlève le bandeau. Et dans cette maison – une maison superbe, avec une cour somptueuse, un jardin magnifique, des pièces tendues de tentures tissées de fil d'or, des tables couvertes de mets extraordinaires –, des hommes et des femmes tout aussi superbes que ceux qui sont venus le chercher sont en train de parler, d'échanger des choses inconnues de Mardochée. Et ils lui demandent de jouer, parce qu'ils veulent danser et faire la fête, mais n'ont pas de musicien.

Mardochée sort son violon, et il se met à jouer. Il se met à jouer toutes les danses de l'époque, il se met à jouer les musiques les plus vives, pour que ses hôtes se mettent à danser. Régulièrement, on vient lui proposer à boire, les boissons les plus délicieuses, et il refuse. On vient lui proposer à manger, les mets les plus délicats, et il refuse. Il y a des mets couverts de miel, des gâteaux couverts de sucre, des fruits merveilleux, et chaque fois il refuse de manger et de boire. Ses hôtes s'étonnent, et demandent : « Pourquoi ne veux-tu pas manger et boire avec nous ? » Mardochée refuse poliment : « Je ne suis pas très à l'aise, lorsque je joue de la musique, à l'idée de boire et manger en même temps. Je préfère faire ça séparément. »

Et pendant les heures où il joue – et il joue pendant des heures – il refuse de boire et de manger avec ses hôtes. Et puis enfin, il dit : « Voilà, je vous ai joué tout ce que je sais jouer. À présent, je voudrais rentrer chez moi. » Une dernière fois, on lui propose à boire et à manger, et il répond : « Non merci, sans façon, je suis fatigué, j'ai envie de rentrer. » Alors ses hôtes, qui sont tout de même un petit peu déçus, lui bandent les yeux une nouvelle fois, ils le font monter dans la calèche, et ils le ramènent chez lui. Et au bout de trois quarts d'heure de voyage, il se retrouve debout devant sa maison. Il enlève le bandeau, la calèche a disparu. Dans sa main, il tient une bourse, une bourse très lourde, et il entre chez lui.

Je ne sais pas si, dans la bourse, il y avait de l'or ou des pierres précieuses, enfin, quelque chose de valeur, ou bien des cailloux. L'histoire ne le dit pas. Ce que dit l'histoire, c'est qu'il rentre chez lui, que sa femme l'accueille en se jetant à son cou et lui : « Je pensais que tu ne reviendrais jamais. » Mardochée lui demande pourquoi. « Parce que, lorsqu'on va chez *ces gens-là*, on est tellement impressionné par ce qu'ils mangent, par ce qu'ils boivent, par la manière dont ils vivent, par la manière dont ils sont habillés, qu'on n'a plus envie de partir. »

Et Mardochée répond : « Je n'ai pas mangé ce qu'ils me proposaient, je n'ai pas bu ce qu'ils m'offraient à boire. J'ai regardé leurs vêtements, mais je ne les envais pas. Je sais où est ma place. Je sais où j'appartiens. Je ne voulais pas rester chez *ces gens-là*, car ma vie est ici. »

C'est une histoire qui arrive à un homme plus très jeune mais pas encore très vieux. Il se balade tranquillement dans un jardin, un grand jardin planté au milieu d'une grande ville. Une de ces grandes villes de ce grand pays millénaire où l'on trouve de vieilles maisons bourgeoises dans les rues et de belles voitures garées sur le trottoir. Et des places réservées, avec un panneau « Président » et, juste à côté, un panneau « Directeur général ». Un beau jardin donc, plein d'arbres centenaires et de statues modernes et de bustes d'illustres inconnus plantés au milieu des pelouses. Sur lesquelles, bien entendu, il est interdit de marcher.

Car c'est bien connu, dans ce pays millénaire, les pelouses ne sont pas faites pour qu'on marche dessus les pieds nus dans la rosée. Elles ne sont pas faites pour qu'on s'y allonge au soleil pour dormir ou à l'ombre pour lire. Elles ne sont pas faites pour qu'un garçon et une fille, ou deux garçons, ou deux filles, ou deux filles et un garçon, ou x filles + n garçons, bref, pour que tous les assemblages et possibilités de filles et/ou de garçons s'y étendent pour se frotter l'un contre l'autre, se tenir la main, frissonner, se parler à l'oreille, échanger des baisers et peut-être... Mais non, dans ce pays millénaire, les pelouses sont faites pour être hérissées de panneaux « Pelouse interdite », et entourées de petites clôtures entre lesquelles des gardiens à casquette sillonnent les allées gravillonnées, pour vérifier surtout que personne ne marche, ne s'assied ou ne s'étend dessus...

Donc, l'homme dont je parlais avant le début de cette digression, cet homme plus très jeune et pas encore très vieux, se baladait tranquillement dans le jardin, une sacoche à l'épaule, un appareil photo à la main. Il prenait des photos de tout et de rien. Des sculptures informes, des branches tourmentées, des adolescents assis au pied de cèdres plusieurs fois centenaires. Des cèdres qu'un président, ou peut-être un directeur général, ou peut-être simplement un général glorieux du pays millénaire, avait rapportés et plantés là à son retour d'un pays lointain. C'était la première fois que l'homme ni très jeune ni très vieux venait dans ce jardin. Il s'y promenait en attendant de retrouver quelqu'un. Quelqu'un de ni trop jeune ni trop vieux, qu'il avait bien connu autrefois. Et, en l'attendant, il prenait des photos.

De temps à autre, lorsqu'il s'arrêtait pour saisir un brin d'herbe, ou une goutte d'eau perlant au bout d'une branche, il sentait un courant d'air le frôler. Il se retournait mais ne voyait rien. Il était étonné de sentir ces courants d'air le frôler, parce qu'il n'y avait pas un souffle de vent dans les branches. Autour de lui, dans les allées gravillonnées du grand jardin, des hommes et des femmes

couraient. Ils couraient en venant de la droite et en allant vers la gauche, ou au contraire de la gauche vers la droite, mais ils couraient. Ils couraient vite ou lentement, mais ils couraient. Ils couraient seuls ou accompagnés, mais ils couraient. Certains même couraient en rond, car l'homme plus très jeune et pas trop vieux les voyait régulièrement réapparaître et passer en courant devant lui.

Oh, il avait l'habitude de voir les gens courir, ça ne le troublait pas beaucoup. Depuis aussi longtemps qu'il s'en souvenait, il avait vu des hommes et des femmes courir le matin dans les jardins ou dans les rues, ou sur les routes, dans la forêt. Il était toujours perplexe en les voyant courir, mais il n'y voyait pas d'inconvénient.

Il sent de nouveau le courant d'air le frôler et se retourne. Il a l'impression que quelque chose a fouetté l'air près de lui. Il ne bouge pas et attend quelques secondes. De nouveau, le courant d'air le frôle. Alors, il fait un pas de côté, dans la direction du courant d'air, et il attend.

Quelques secondes plus tard, il voit une jeune femme apparaître. Elle court très très vite, dans sa direction, il se rend compte qu'il se trouve sur son passage et que la jeune femme ralentit pour ne pas le percuter. Curieux de la voir de près, car il ne l'a pas encore vue passer, il ne bouge pas. Et quand elle s'approche de lui une nouvelle fois, il voit qu'elle est belle, mince comme une danseuse, qu'elle a à peine plus de trente ans et qu'elle tire derrière elle un long, long élastique. L'élastique est attaché à sa ceinture et elle lutte de toutes ses forces pour courir de plus en plus loin, mais bien sûr, l'élastique est tendu comme une corde de piano, et il comprend que si elle ralentit, c'est aussi parce que l'élastique est si tendu qu'elle ne peut pas aller beaucoup plus loin.

Alors il lève le bras vers elle, pour lui faire signe de s'arrêter à sa hauteur. La jeune femme s'arrête, à bout de souffle. Elle est surprise. Elle regarde l'homme plus très jeune et pas encore trop vieux, et pendant qu'elle se penche en avant pour reprendre son souffle, il pose la main sur son épaule, et il sort de son grand imperméable une bouteille d'eau. La jeune femme à l'élastique regarde la bouteille d'eau sans comprendre, puis hoche la tête et la prend.

Souriant, l'homme la regarde boire. Quand elle a repris son souffle, il demande :

- Où est-ce que vous courez, comme ça ?
- Je ne cours nulle part, je ne sais pas tenir en place, c'est tout.
- Ah, dit-il, c'est une drôle d'idée. Et pourquoi ? Ça vous soucie de rester en place ?
- Je ne sais pas tenir en place, parce qu'à la place où je me trouve, dit la jeune femme, on me traite mal. Alors je cours.

- Je vois, dit l'homme, et si vous vous trouviez une autre place ?

Il se met à tourner autour d'elle, et la jeune femme, souriante, tourne autour de lui. Et, chose étrange, ni elle ni lui ne s'emmêlent dans l'élastique.

- Je n'arrive pas à trouver une autre place, dit-elle. Je cours, je cours, mais j'ai beau courir, je me retrouve toujours au même endroit.

– Je vois, dit l'homme.

Et il désigne l'élastique, qui s'est momentanément détendu et qui gît à présent sur le sol.

– C'est à cause de ça.

La jeune femme se retourne, regarde l'élastique.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est à cause de votre élastique.

– Mon élastique ? Celui qui me relie au monde dont je suis issue ? Mais tout le monde en a un, non ?

– Non, répondit l'homme en lui montrant sa ceinture. Moi, je n'en ai plus.

– Qu'avez-vous fait ?

– Je l'ai coupé, il y a bien longtemps.

– Mais ça doit être horrible, de ne plus être relié au monde dont on est issu, dit la jeune femme.

– Pas du tout.

– Vous ne vous sentez pas seul ?

– Pas vraiment. De temps à autre, mais pas souvent. Je vais où je veux. Je parle à qui je veux. Je n'ai pas besoin de courir à perdre haleine, comme vous le faites.

– Mais j'aime courir ! J'aime bouger. Et je ne sais pas tenir en place... Mais mon élastique est solide.

Alors, l'homme s'approche de la jeune femme à l'élastique et la prend dans ses bras.

– Ne bougez pas, murmure-t-il à son oreille. Ne bougez pas.

Et la jeune femme, surprise, ne bouge pas.

– Est-ce que vous sentez mes mains posées sur vos épaules ? demande l'homme plus très jeune et pas encore trop vieux.

– Oui, murmure la jeune femme.

– Est-ce que vous sentez mon cœur battre contre votre cœur ?

– Oui.

– Est-ce que vous sentez votre ventre palpiter contre mon ventre ?

– Oui.

L'homme ouvre les bras et désigne le soleil.

– Regardez. Depuis que je vous tiens dans mes bras, il s'est écoulé une heure et vous n'avez pas bougé.

La jeune femme reste silencieuse et pensive, et puis elle se remet à trotter comme pour se préparer à reprendre sa course.

– Vous croyez que je pourrai m'arrêter un jour, demande-t-elle ?

– J'en suis sûr, dit l'homme.

Elle s'approche de lui, pose un baiser sur sa joue, lui murmure Merci à l'oreille.

– Bon voyage, dit l'homme.

Et, tandis qu'elle s'éloigne, il sourit.

Derrière la jeune femme, l'élastique, lentement s'effiloche.

LES VAMPIRES ET LES HARPIES

À Clémence, Louise, Agathe, Sophie et Félix

Il était une fois une petite fille qui s'appelait Claire, et qui avait peur des vampires.

Claire vivait avec sa maman, car son papa était mort dans un accident. Quand elle était seule dans sa chambre, Claire allumait la lumière et lisait. Un soir, sa maman vit la lumière sous sa porte et entra.

– Tu ne dors pas ? demanda-t-elle.

Et Claire répondit :

– Non, je n'arrive pas à dormir.

– Pourquoi ?

– Parce qu'à l'école, tous les garçons sont des vampires.

La maman se mit à rire.

– Tu n'es pas d'accord ? demanda Claire

– Oh, si ! dit sa maman. Tous les garçons sont des vampires pour les petites filles. Mais l'inverse est vrai aussi. Toutes les filles sont des harpies pour les petits garçons.

– Des harpies ?

– Oui, dit la maman. Des chimères, au corps de femmes ailées et aux serres d'oiseaux de proie. Mais tu sais, ajouta-t-elle, parmi les garçons, il y a vampires et vampires.

– Comment ça ?

– Eh bien, parmi ces vampires, il y en a qui sont plutôt sympathiques.

– Ah oui ? Lesquels ?

– D'abord, il y a les vampires-chatouilles.

Et la maman chatouilla Claire sur le ventre, sous les bras, dans le dos, dans le cou, et Claire se tortilla de rire dans son lit. Elle se tortillait de rire si fort qu'elle en pleurait.

– J'aimerais bien en rencontrer un comme ça, dit Claire à bout de souffle, quand sa maman s'arrêta.

– Ça viendra, dit sa maman. D'ailleurs, il n'y a pas qu'eux, il y a les vampires-bisous.

Et la maman couvrit Claire de bisous partout, sur le nez, sur le front, sur le cou, pendant si longtemps que Claire finit par dire :

– Mmmhh, c'est bon ! J'aimerais bien en rencontrer un comme ça !

– Ça viendra, dit la maman. Et puis il y a les vampires-caresses.

Et la maman prit sa petite fille dans ses bras et la berça, et lui caressa le dos, et la tête, et le cou, si doucement, si tendrement, que Claire soupira :

– Mmmhh, j'aimerais bien en rencontrer un comme ça...

– Ça viendra, ma petite fille, ça viendra.

Claire grandit, elle devint une jeune femme, elle croisa des garçons, et des hommes qu'elle ne prenait plus du tout pour des vampires, même si elle en trouvait certains plutôt monstrueux, plutôt stupides, plutôt bêtes. Mais au moins, elle n'avait plus peur d'eux. Un soir, à la fin d'une fête où elle s'était profondément ennuyée, elle se retrouva assise près d'un jeune homme qui n'avait rien dit de la soirée. Elle le trouvait... intéressant. Et sympathique.

Ce n'était pas son visage, ce n'étaient pas ses vêtements. Ce n'était pas sa manière de danser, car il n'avait pas dansé. Ce n'étaient pas ses paroles, car il n'avait pas dit grand-chose. Claire avait remarqué que beaucoup de garçons, qu'ils parlent ou non, ne disent jamais grand-chose.

Jusqu'au moment où elle s'était assise près de lui, Claire l'avait regardé sans oser lui parler. Elle avait peur de le déranger. Il avait l'air perdu dans ses pensées. Il restait là, les bras croisés, comme absent au monde. Et elle était là, assise près de lui, quand le jeune homme finit par murmurer, si bas que seule Claire pouvait l'entendre : *Les hommes sont des vampires... Ils ne pensent qu'à s'entre-tuer et à faire souffrir les femmes.*

Claire eut envie de rire, mais elle sentait qu'il parlait sérieusement.

– Même toi ? dit-elle

– Même moi, soupira le jeune homme en regardant ses pieds.

– Pour ma part, répondit Claire après un silence, je pense que les femmes sont des harpies.

– Des harpies ? répondit le jeune homme sans lever les yeux.

– Oui, tu sais, ces chimères aux corps de femmes ailées et aux serres d'oiseaux de proie... Elles ne pensent qu'à s'entre-déchirer et à faire payer les hommes.

Pour la première fois, le jeune homme la regarda.

– Oui, dit-il douloureusement, les bras croisés et le visage sombre. Je suis d'accord avec toi. Mais toi, tu n'as pas l'air d'une harpie...

Claire sourit.

– C'est gentil. Tu sais, ajouta-t-elle, prise d'une soudaine inspiration, tous les garçons ne sont pas comme ça.

– Qu'est-ce que tu en sais ? grogna le jeune homme

– Ma mère me l'a dit. Elle m'a dit que parmi les vampires, il y en a de plus sympathiques que d'autres.

– Ah bon ? Lesquels ? demanda le jeune homme perplexe

– Eh bien d'abord, les vampires-chatouilles.

– Les vampires-chatouilles ? demanda le garçon en haussant les épaules, Que veux-tu dire ?

Et Claire se jeta sur le jeune homme et le chatouilla si fort qu'il se tortilla de rire, si fort qu'il en pleurait.

– Et j'aimerais bien en rencontrer un comme ça, dit Claire, qui riait autant que lui.

– Ah, j'espère que ça t'arrivera, répondit le jeune homme, à bout de souffle. Si seulement il y avait aussi des harpies sympathiques ! poursuivit-il en soupirant.

– Mais il y en a ! dit Claire, prise d'une inspiration. Il y a les harpies-bisous !

Et Claire posa un baiser sur la paupière du jeune homme, sur son front, sur son cou, sur ses lèvres... et le jeune homme finit par murmurer :

– Mmmhh, c'est bon... J'aimerais bien en rencontrer une comme ça.

– Ça viendra, dit Claire. Et puis, ajouta-t-elle, en se rapprochant plus près encore, il y a... les harpies-caresses.

Et Claire dénoua les bras croisés du jeune homme et se blottit contre lui, et caressa son ventre doucement, tendrement...

– Mais il y a aussi des vampires-caresses, murmura le jeune homme, et il caressa le dos de Claire. Doucement, tendrement. Si doucement et si tendrement tous les deux qu'ils ne dirent plus rien, ni l'un, ni l'autre.

Et il y eut un long moment de silence.

– Tu ne dis plus rien ? demanda l'un, au bout de ce long moment de silence.

– Ça viendra, murmura l'autre.

Claire et Vincent – c'était le nom du jeune homme – devinrent adultes ensemble, et un jour ils eurent un petit garçon, qui s'appelait Martin. Un soir que Claire était sortie, Martin, qui avait six ou sept ans, n'arrivait pas à dormir et tournait dans son lit, allumait la lumière, rangeait ses jouets, se recouchait. Vincent vit la lumière sous la porte et entra dans la chambre de Martin, et s'assit sur le lit.

– Tu n'arrives pas à dormir ?

– Non, répondit Martin.

– Et pourquoi ? demanda son papa.

– Parce qu'à l'école, toutes les filles sont des harpies. Tu sais, ces femmes avec des ailes et des serres d'oiseaux de proie.

Le papa se mit à rire.

– Oui, oui, je sais ce que sont des harpies.

– Tu n'es pas d'accord ? demanda Martin.

– Oh si, dit son papa. Toutes les filles sont des harpies pour les petits garçons. Mais l'inverse est vrai aussi : tous les garçons sont des vampires pour les petites filles. D'ailleurs, il y a harpies et harpies.

– Comment ça ?

– Eh bien parmi les harpies, il y en a qui sont sympathiques...

– Ah oui ? Lesquelles ?

– Eh bien, d'abord, les harpies-chatouilles...

Et Vincent chatouilla Martin, qui se tortilla de rire, si fort qu'il en pleurait.

– J'aimerais bien en rencontrer une comme ça, dit Martin à bout de souffle.

– Ça viendra, mon fils, ça viendra.

LA MORT DE SA MÈRE

For the daughters

- Comment allez-vous ? dis-je à la femme qui vient d'entrer.
- Physiquement, je vais bien. Moralement, c'est pas ça...
- Ah ? Que vous arrive-t-il ?
- Ma mère est morte il y a six mois, et je suis encore très triste.

Je croise les doigts sur le bureau.

- Voulez-vous m'en parler ?

– Oui. Elle est morte des suites d'un cancer du sein qui est apparu pour la première fois il y a huit ans. Elle s'est battue jusqu'au bout... Et si sa vie a pu se terminer dignement, chez elle...

Elle pousse un soupir.

– ... c'est bien grâce aux médecins. Ils ont été merveilleux. Pleins d'humanité et de compréhension. Lorsqu'elle s'est mise à aller plus mal, d'un seul coup, elle est retournée à la clinique cancérologique où on l'avait soignée. Et là, ils ont tout mis en œuvre pour la soulager. Comme elle ne tolérait pas la morphine, on lui a prescrit des médicaments spéciaux pour la douleur, impossibles à obtenir sans une montagne de papiers, mais le cancérologue s'est démené et s'est battu pour se les procurer, afin qu'elle ne souffre pas. Et comme son état se détériorait, on m'a proposé de dormir à la clinique, près d'elle, car le médecin ne nous a pas caché que sa maladie avait beaucoup progressé, et qu'il n'était plus possible d'en arrêter l'évolution – mais qu'il était cependant tout à fait possible de la soulager. Et c'est ce qu'il a fait. Toutes les nuits, l'infirmière de nuit et l'aide-soignante passaient pour me demander si ça allait, elles me soutenaient, elles s'inquiétaient de savoir si ma mère ne souffrait pas, si elle avait besoin de quelque chose. Au bout de quelques jours, le cancérologue est venu nous dire qu'il pouvait peut-être lui prescrire un nouveau médicament, encore expérimental, sur lequel il avait beaucoup lu, la nuit précédente. Il pensait que cela pourrait améliorer son état. Il a tout expliqué à ma mère, devant moi, et a fini en lui disant : « Vous savez, nous ne vous soignerons que si vous êtes d'accord, Madame ». Ma mère a réfléchi longuement et puis elle a fait non de la tête et elle a dit : « Je vous remercie, Docteur, mais je ne crois pas. Je préfère rentrer chez moi, vous comprenez, je sais très bien que ma vie va finir, et je pense qu'il vaut mieux que je sois entourée de ma famille. » Le médecin a dit qu'il comprenait et qu'il allait tout faire pour que ça se passe bien. Il a prescrit à ma mère tous les antidouleurs nécessaires et m'a donné l'ordonnance, qui était valable pour plusieurs semaines, en disant que lorsque nous n'aurions plus de médicaments, il suffirait d'aller à la pharmacie de l'hôpital pour s'en faire délivrer d'autres. Effectivement, grâce à Dieu, ma mère a vécu encore plusieurs semaines et, lorsque nous n'avons plus eu de médicaments,

nous avons appelé la pharmacie de l'hôpital qui nous a fait envoyer à domicile tout ce qu'il fallait pour continuer à la soigner. Et puis, au bout de plusieurs semaines passées au milieu de nous, à nous raconter ses souvenirs et sa vie, à parler à ses enfants et à ses petits-enfants, ma mère s'est endormie pour toujours, sans souffrir.

Belle histoire, non ?

Malheureusement, ce n'est qu'une fiction. Car en réalité, l'histoire que cette femme m'a racontée, en janvier 2006, est celle-ci :

« Ma mère est morte des suites d'un cancer du sein qui est apparu pour la première fois il y a huit ans. Elle s'est battue jusqu'au bout... Et si sa vie s'est terminée dignement chez elle... ce n'est pas du tout grâce aux médecins. Dans la clinique où elle avait été soignée, on l'a laissée souffrir sans la soulager, on lui a administré des médicaments expérimentaux sans nous dire qu'ils allaient provoquer des effets secondaires, on ne nous a pas écoutés quand nous avons essayé de dire qu'elle allait plus mal et, en plus, quand on est venu nous annoncer qu'elle allait mourir dans l'heure, à quatre heures du matin, lorsque j'ai demandé qu'on laisse entrer mon père qui attendait dehors dans la rue, je me suis fait engueuler. J'en avais tellement marre que j'ai fait sortir ma mère de la clinique, mais le médecin n'a pas voulu nous prescrire plus de deux jours de traitement parce qu'il était sûr qu'elle mourrait dans les heures qui suivaient. Seulement, deux jours plus tard, elle était toujours vivante, et quand nous sommes allés à la pharmacie de l'hôpital avec de nouvelles ordonnances, le pharmacien de garde n'a pas voulu nous ouvrir parce qu'on était le 14 Juillet, et, comme mes parents sont marocains, et que mon frère et moi, évidemment, on est d'origine maghrébine, il était sûr qu'on était des toxicomanes, et il a appelé les flics... »

Je m'arrête ici, parce que la suite est trop déprimante. Vous comprenez, parfois, il m'est difficile d'écrire un conte en m'inspirant de la réalité. Car un conte est beau comme un rêve éveillé. Alors que la réalité est souvent un vrai cauchemar.

UN RÊVE D'AMÉRIQUE

À Jim, John et Bruce

Je suis monté dans l'avion à Orly,
Je me suis retrouvé à New York City.
J'avais juste un sac à dos et ma guitare.
Je ne savais pas vraiment où j'allais
Mais j'y allais malgré tout.
Je ne savais pas quand je reviendrais,
Mais je me disais : je m'en fous.

Dans le bus qui m'emportait vers Manhattan
Le chauffeur était un grand Noir balèze
Il ne m'a pas regardé, il avait l'air fatigué
Mais quand j'ai demandé mon chemin
Il n'a pas brandi un panneau pour me faire taire
Il m'a répondu calmement, lentement
Pour être sûr que je comprenne bien.
Et quand je suis descendu, il m'a lancé
Take Care – Porte-toi bien.

À Grand Central Station, je me suis perdu
Parmi les guichets à perte de vue
Un vieux type tout fripé assis sur un banc
M'a fait signe.
Il avait un sac de graines sur les genoux
Et donnait à manger aux pigeons
Il m'a demandé ce que je cherchais et il a levé le pouce.

Dans le *Greyhound* qui m'emmenait à Chicago,
J'ai voyagé assis près d'une femme à tête d'homme
Elle avait de grosses lunettes et un nez tout plat
Elle avait les dents jaunes et aussi les doigts
Elle devait fumer deux paquets par jour
Et quand on faisait halte dans des *diners*
Elle mangeait à peine entre deux clopes.
Mais elle dessinait comme une déesse.
Pendant la nuit, j'ai dormi sur son épaule,
Elle a rempli mon carnet avec les visages
Des gens qu'elle avait rencontrés.

Quand je suis arrivé à Minneapolis,
J'ai marché jusqu'à Minnehaha Creek
En souvenir de la fille dont j'étais tombé amoureux
Quelques années plus tôt.
Elle est morte bêtement
Dans un accident
Une voiture dans laquelle elle ne devait pas monter
Le destin, tu sais.

Puis je suis parti vers le Montana
Et j'ai dormi dans un microbus.
Dans une baraque au fond de la forêt
Ann the writer s'était installée
Pour écrire des pièces que personne ne lisait
Et des scénarios sans cesse refusés
Pendant que son mari construisait un bateau
Dans leur sous-sol.

Et puis j'ai poussé jusqu'au Pacifique
Et j'ai fait du stop le long de la côte.
Un jour où j'avais vraiment besoin de dormir
Je me suis fait rouler dans un motel glauque
Le taulier m'a fait payer double
Une chambre pourrie et sa douche rouillée.
– Non, il n'avait pas de vieille mère empaillée...
Heureusement pour moi...

Il y avait du smog à San Francisco
Mais pas de voitures hurlant dans les rues
J'aurais bien aimé croiser Steve McQueen
J'ai traversé un musée plein de rochers doux
Et d'arbres qui pleuraient.
On n'était qu'en 1976,
Mais déjà, *Fisherman's Wharf* était un piège à touristes.

Sur le chemin du retour, à Salt Lake City
J'ai croisé une jeune femme de mon âge
Elle venait de faire un tour du Midwest
Elle a dit : « Je ne le connaissais pas
Alors que je suis de Wichita.
Mais toi, tu n'es pas d'ici ? »
Et j'ai répondu : « Non, on m'a adopté. »

L'ENTERREMENT

À Anne et Jean-Louis,
Benoît et Flora,
Diane et Virginie,
Manon et Geoffroy

L'église est grande, alors elle n'est pas pleine, quand même. On est un jour de semaine, beaucoup de gens travaillent. Bien sûr, en quatre-vingt-quinze ans on a le temps de faire des rencontres et de se lier avec beaucoup d'humains, mais quand on est une dame plutôt discrète, qui a toujours vécu simplement, qui n'a jamais fait grand bruit, qui s'est contentée d'élever ses enfants aussi dignement que possible, on n'est pas enterrée en grande pompe, comme un chef d'État ou une vedette de cinéma. Et c'est tant mieux, parce que ça ne serait pas correct.

Cela dit, l'église n'est pas vide non plus. Il y a du monde. Ça a beau être une occasion un peu triste, ça fait quand même chaud au cœur. Je regarde l'assemblée. Devant, il y a les enfants, les petits-enfants, et même une kyrielle d'arrière-petits-enfants, qui ne savent pas qu'ils viennent à l'enterrement de leur aïeule. Derrière eux, des amis, des parents plus ou moins éloignés, des amis de parents et des parents d'amis. Les enterrements, c'est comme les mariages, on y voit des hommes et des femmes qu'on ne verrait jamais autrement.

Tiens, ceux-ci, par exemple, tout au bout du rang : je les connais, ce sont les petits cousins de... Et ceux-là, non, je ne les ai jamais vus, mais je sais qui c'est. Dans ma situation, on sait ce genre de choses.

Le premier fils qui prend la parole, un des plus âgés, dit des mots simples, les mots d'un homme pieux, qui laissent entendre avec raison que partir à cet âge, c'est triste, mais pas scandaleux. À quatre-vingt-quinze ans, on a vécu sa vie, et quand on l'a vécue en s'efforçant de ne faire de mal à personne, il n'y a pas à rougir de la quitter, ni à pleurer à l'idée qu'on l'a quittée.

Et puis c'est au tour du curé, qui a commencé ici, dans cette même paroisse, plusieurs décennies auparavant, et qui en est parti, et qui est revenu, et qui raconte avoir connu la défunte alors, et l'avoir retrouvée il y a quelques années, avoir repris ses conversations avec elle comme si elles s'étaient interrompues la veille. « Quand elle me parlait de sa mort, dit-il, je lui répondais : "Oh, quand vous mourrez, il n'y aura rien d'autre à faire que de chanter *Alléluia*." Alors, chantons *Alléluia*. »

Puis le chantre se lève et se met au pupitre, et l'orgue retentit. Il lance un premier psaume, et invite fidèles et non-croyants à reprendre en chœur les mots qui s'affichent – tiens, j'ai jamais vu ça, c'est original – sur un écran installé près de l'autel, au vu de tout le monde. Bon, tout le monde n'a pas

toujours un livre de messe sous la main, alors c'est une bonne idée. J'aime bien les psaumes qu'ils ont choisis, surtout *Le Seigneur est mon berger*. Un jour, mon plus jeune fils m'a dit que c'était le psaume favori des Américains, et qu'on le dit aux enterrements dans tous les films.

Après, une des filles monte au pupitre, près du curé, et demande à l'assemblée de prier pour ceux qui n'ont pas pu venir, et ceux qui sont déjà partis. Et le chantré revient diriger le chant de l'assemblée, avec ses petits gestes doux de chef de chœur, et celui qu'il fait à la fin pour indiquer que c'est terminé, le geste de refermer un livre.

Une des petites-filles, jolie comme un cœur, monte sur l'estrade pour entonner l'*Ave Maria*. Le curé lui donne une hostie, et je me demande avec malice si elle saura chanter la bouche pleine. La pauvre, on lui en demande beaucoup, elle est émue comme tout. Chanter comme ça, face à tous ces gens qui pleurent, dans cette église immense... Mais sa voix est belle et ample, et elle emplie l'espace et fait vibrer les larmes.

Enfin, c'est l'un des fils, le plus jeune, qui prend la parole. Il a écrit un long texte, quatre pages entières, et pendant qu'il le lit, ce ne sont pas les visages qui vibrent sous sa voix, mais les corps tout entiers. Il raconte sa petite maman, sa vieille maman, très vieille et très maman, et la manière dont elle croquait ses biscottes. Il évoque sa vie, et la grande famille qu'elle a élevée seule. Et sa voix emplit d'énergie, d'un mélange de chagrin et de colère – pas contre la défunte, non, mais contre les vivants et leur fâcheuse tendance à défaire ce qui a été patiemment tissé, jour après jour, avec amour et simplicité – bref, sa voix tonne dans le micro et se brise, mais se tient debout, comme, elle aussi, elle s'est tenue debout.

La cérémonie prend fin. Les arrière-petits-enfants trottent, leurs bougies à la main, pour les déposer sur un coin de l'autel, où elles rappelleront la présence de la disparue. Et les hommes et les femmes défilent devant le cercueil, et l'aspergent d'eau bénite ou posent un baiser dessus. Et puis enfin la dépouille part vers sa dernière demeure, et tandis que des bras la soulèvent et la portent hors de l'église, tout le monde s'assemble autour de la famille, se salue, s'embrasse chaleureusement, pas trop tristement, après tout, une vieille dame de quatre-vingt-quinze ans qui part, c'est dans l'ordre des choses.

Et tandis qu'ils se séparent, je me dis doucement : s'il est vrai qu'on finit sa vie comme on l'a vécue, tout compte fait, aujourd'hui, j'ai eu l'enterrement qui me ressemblait.

IL ET ELLE

À Deborah Kerr et Cary Grant

Il dit : Ça va ?

Elle dit : Ça va. Et toi ?

Il dit : Je t'attendais.

Elle dit : Eh bien, me voilà.

Il dit : Ça fait longtemps.

Elle dit : Un jour, seulement.

Il dit : Un jour perdu...

Elle dit : Pitié, ne commence pas...

Il dit : C'est plus fort que moi.

Elle dit : Tu sais que je ne veux pas.

Il dit : Je sais, je n'ai rien demandé.

Elle dit : Oh si, tu demandes. Tu quémendes.

Il dit : Tu as dit que tu pouvais m'entendre.

Elle dit : Parfois, c'est trop.

Il dit : Mais tu m'écoutes tout de même...

Elle dit : C'est plus fort que moi.

Il dit : Comment ça a commencé ?

Elle dit : Je ne sais pas.

Il dit : Tu ne me connais même pas.

Elle dit : Je sais que tu es drôle.

Il dit : Je sais que tu es tendre.

Il et elle disent ensemble : Toi aussi.

Il et elle rient ensemble.

Elle dit : J'aime entendre tes histoires.

Il dit : J'aimerais t'en raconter plus.

Elle dit : Tu ne les racontes pas seulement à moi...

Il dit : Je raconte à ceux qui écoutent et tu en fais partie.

Elle dit : Mais je ne suis pas la seule...

Il dit : Tu es la seule en cet instant.

Elle dit : Il y en a tant.

Il dit : Personne comme toi.

Elle dit : Tu t'amuses avec moi.

Il dit : Non. Je raconte avec toi. Je raconte pour toi.

Il dit : Qu'est-ce que tu ressens ?

Elle dit : À quel sujet ?

Il dit : Au sujet de tout ça, de cette relation...

Il dit : Tu es toujours là ?

Elle dit : Je réfléchis...

Il dit : Comment peux-tu réfléchir à tes sentiments ?

Elle dit : Si je ne le fais pas, ils me submergent.

Il dit : Mais n'est-ce pas ce que nous sommes, ce qui nous fait, ce pourquoi nous vivons ?

Elle dit : Je ne sais pas. Parfois, c'est trop. Tu...

Il dit : Je... quoi ?

Elle dit : Tu es si insistant. Si fort.

Il dit : Je me sens si impuissant.

Elle dit : Eh bien, tu ne l'es pas, crois-moi.

Il dit : Comment te croire ? Je suis coincé ici et je te parle comme un fou, alors que je voudrais...

Elle dit : Ne le dis pas. Ne vas pas plus loin.

Il dit : O.K.

Il dit : Tu vois, je suis impuissant. J'obéis. Je m'incline.

Elle dit : Ce n'est pas vrai, tu ne t'inclines pas, tu gagnes du temps.

Il dit : Ne soit pas méchante.

Elle dit : Tu me fais peur.

Il dit : Je ne veux pas te faire peur ! Tu sais combien je tiens à toi !

Elle ne répond pas.

Il hésite et il dit : Tu sais à quel point... À quel point...

Il hésite, mais avant qu'il ait pu finir sa phrase, il voit que sur l'écran une ligne en rouge indique :

« Votre correspondant(e) s'est déconnecté(e). »

Ceux qu'on a toujours refusé de lire pendant l'adolescence, et qui vous saisissent à l'âge adulte.

Ceux qu'on a adoré lire, et qui ont vieilli, quand on les relit...

Ceux qu'on refuse d'acheter parce qu'on ne veut pas donner d'argent à *ce type-là* !

Ceux dont on a tout oublié, sauf qu'on les a lus allongé(e) sur le lit, en écoutant *Rhapsody in Blue*...

Ceux dont votre meilleur(e) ami(e) vous rebat les oreilles, et qu'il ou elle finit par vous offrir, et que vous laissez traîner bien en évidence pour lui faire croire que vous allez – bientôt – les lire.

Ceux qu'on a gardés pendant des années, et qu'on ne retrouve plus le jour où on veut remettre la main dessus...

Ceux qu'on n'a jamais prêtés, et c'est pas demain la veille !

Ceux dont on veut se débarrasser, et on ne sait pas trop comment, alors on les met dans des cartons, mais à qui va-t-on bien pouvoir les fourguer ?

Ceux qu'on a prêtés et qu'on ne nous a jamais rendus... et on passe son temps, quand on va chez les copains, à regarder s'ils ne les ont pas sur leurs étagères...

Ceux que des amis ont achetés un jour où l'auteur passait dans leur ville, et qu'ils lui ont fait dédicacer spécialement pour vous.

Ceux dont on est le seul à connaître l'existence, au point qu'on se demande parfois si on ne les a pas rêvés...

Ceux qui sont tombés en morceaux la première fois qu'on les a ouverts.

Ceux qui sont beaux, et qu'on a envie de montrer.

Ceux qu'on aperçoit dans le train, entre les mains d'une voyageuse.

Ceux autour desquels on tourne pendant des semaines.

Ceux qui n'étaient plus au catalogue depuis longtemps.

Ceux sur lesquels on jette un regard mitigé d'envie et de mépris.

Ceux qui sont écrits en français mal traduit de l'anglais.

Ceux qui portent des bandes rouges, plus larges que l'écharpe d'un maire.

Ceux qui ne font aucun bruit, et que personne ne voit.

Ceux qu'on a fabriqués de ses mains, ou presque, et dans lesquels on a mis toute sa vie.

Ceux des gens qu'on connaît, et qu'on aime bien.

Ceux des gens qu'on ne connaît pas, et qu'on déteste – ou inversement.

Ceux qu'on garde pour plus tard, et qu'on empile sur la table de chevet.

Ceux qu'on aurait bien voulu écrire, mais un autre a eu l'idée avant...

Ceux qui ne sont pas encore écrits.

Ceux qui contiennent des mots, des sons, et des images...

Ceux qui sont magnifiques dans la tête, et paraissent dérisoires une fois sur le papier.

Ceux qu'on a envie de déchirer, de brûler, de détruire, mais qui ne vous lâchent pas...

Ceux qu'on écrit, ou qu'on lit, dans un état d'euphorie insensé.

Ceux qu'on a laissés derrière soi en partant.

Ceux qu'on a emportés dans un carton spécial, et qu'on ressort pour les ranger sur les étagères du haut.

Ceux qu'on planque tout en bas, ou tout au fond.

Ceux qu'on laisse au fond du carton.

Ceux qu'on a pris comme un voleur, pour que personne ne les prenne avant nous, et qui, lorsqu'on les a saisis sur l'étagère, nous ont révélé un secret.

Ceux qu'on dévore dans les couloirs du métro en essayant de ne pas se cogner.

Ceux qu'on lit à haute voix dans la voiture pour qu'il reste éveillé.

Ceux qu'on retire doucement de ses mains, quand elle s'est endormie.

DRÔLE D'HISTOIRE D'AMOUR

À Barbara

*Eether, eyether, neether, neyether...
Let's call the whole thing off...*

Ce serait un film. Ça se passerait aujourd'hui, dans une grande ville imaginaire nommée Brennes, une ville côtière, au climat doux et tempéré.

Voici les personnages.

Charlie a presque dix-huit ans. Il a quitté l'école, il travaille dans une librairie de quartier, tenue par un vieux libraire, Moïse. Charlie est très grand. Il fait plus vieux que son âge. Le soir, il prend des cours par correspondance pour passer son bac. Il a des parents très riches qu'il ne voit jamais. Il n'a pas de petite amie, mais l'une des habituées de la librairie, Cécile, seize ans, tourne autour de lui depuis plusieurs mois.

Anna a quarante-huit ans. Elle est née en Allemagne. À l'adolescence, alors qu'elle allait commencer médecine, elle est partie avec une troupe de théâtre et elle a fait le tour du monde. Dix ans plus tard, elle est arrivée en France, elle a fini médecine à la faculté de Brennes, et elle s'est installée en ville dans un quartier populaire. Elle a un fils adulte, qu'elle a eu avec un de ses compagnons de théâtre. Chaque semaine, elle assure une consultation au centre d'IVG du centre hospitalier de Brennes. Elle s'occupe souvent de défavorisés, de migrants, d'étrangers. Elle vit seule.

Et voici leur histoire.

Cécile, qui tourne autour de Charlie depuis longtemps, l'invite à sortir avec elle un soir, pour aller au restau, avec une bande de copains. Elle boit un peu trop, et elle s'offre à Charlie, qui décline gentiment et s'en va. Le lendemain, Charlie la voit débarquer en larmes dans la librairie. Elle a fini par passer la nuit avec un des autres garçons de la bande, ils avaient trop bu, ils n'ont pas pris de précautions. Elle vient lui demander de l'aide. Charlie, évidemment, est bien embêté, mais il se souvient qu'une conseillère du centre de planification est venue à la librairie déposer des dépliants et de l'info. Comme Cécile est incapable d'y aller seule, Charlie l'emmène au centre à scooter.

Au centre de planification de l'hôpital, ils sont reçus par le docteur Anna Palmer. Cécile insiste pour que Charlie soit présent pendant la consultation. Anna croit que Charlie et Cécile sont ensemble, et Charlie ne la détrompe pas. S'ensuit une conversation à double sens et un quiproquo sur la sexualité, les

préservatifs, les risques de maladies, les grossesses. Pendant la conversation, Charlie n'arrête pas de regarder Anna, et Anna de regarder Charlie. Enfin, quand je dis « pendant la conversation », je veux dire « pendant les pleurs de Cécile ».

Anna prescrit à Cécile une contraception d'urgence et propose de la revoir quelques jours plus tard. En sortant, Cécile demande à Charlie pourquoi il n'a pas dit qu'il n'était pas son Jules. Et Charlie répond : « Euh... parce que je pense qu'elle m'aurait pas cru, et ça aurait été humiliant pour nous deux... »

Et il fait comprendre à Cécile qu'il l'aime bien, mais qu'elle n'est pas son genre.

– C'est quoi ton genre ? demande Cécile.

Charlie ne répond pas. Il pense à Anna, et puis secoue la tête en se disant : « Pfff, t'es fou, mon vieux. »

Anna rentre chez elle. Son associé, Jacques, sonne à sa porte. Il a bu. Jacques est homosexuel mais fraîchement sorti du placard, il est séparé de sa femme et ne voit pas ses enfants autant qu'il le voudrait. Il est complètement saoul, il s'épanche et il interpelle Anna :

– Je ne comprends pas que tu vives seule ! Une femme aussi belle que toi ! T'aurais pu avoir tous les hommes que tu voulais !

– J'ai eu tous les hommes que je voulais avoir, dit Anna, sauf...

– Sauf ?

– Sauf un homme que j'aurais voulu garder.

– Et ça existe, un homme comme ça ?

– Peut-être, répond-elle après un long silence. Elle pense à Charlie, et puis elle secoue la tête. « Ça existe peut-être, pense-t-elle, mais il ne voudra pas de moi. »

Anna et Charlie pensent l'un à l'autre sans arrêt. Il y aurait une longue séquence où on les verrait se chercher des yeux dans la rue, ou à la librairie, ou à l'hôpital, ou dans la salle d'attente. Enfin dans les endroits les plus improbables... Où on les verrait imaginer qu'ils se reconnaissent dans une personne inconnue... Et pendant la séquence, ils se croiseraient dans la rue sans se voir.

Quinze jours plus tard, la librairie accueille une conférence sur la contraception. Charlie et Moïse préparent le lieu. Cécile leur donne un coup de main. Le soir, il y a beaucoup de monde, le débat est animé. Du fond de la pièce, Charlie voit Anna se lever et prendre la parole. Elle a changé de coiffure, elle n'a évidemment plus de blouse blanche, elle est belle.

Pendant qu'elle s'adresse à la salle, elle aperçoit Charlie.

Après la rencontre, le conférencier, les libraires et les membres du centre de planification local – dont Anna fait partie – vont dîner tous ensemble. Charlie s'assied en face d'Anna. Étonnée que Cécile ne l'accompagne pas, Anna se méprend en pensant que Charlie vient de la larguer. Du coup, elle se comporte

de manière très agressive. Et la conversation démarre sur les dangers de la sexualité pour les adolescentes. « Mais pour les adultes, c'est pire ! » renchérit Charlie. « Les adultes, il n'y a personne pour leur dire ce qu'il ne faut pas faire ! » Et allons-y sur le manque de sincérité des hommes, et allons donc sur les inhibitions des femmes, et j'en foutrai des interdits sur l'expression des sentiments, et j'te rappelle l'obscurantisme médical. Etc., etc. Bref, une dispute amoureuse.

Anna est de plus en plus agressive, Charlie finit par le prendre comme un jeu, ils ne cessent de se lancer des piques. À la fin du repas, il se lève pour aller payer. Pendant ce temps-là, une des personnes présentes remarque : « Il est drôlement autonome, Charlie, hein, pour un garçon de son âge, très responsable ! » Et Moïse répond : « Ouais, ouais, un peu trop, peut-être, hein. Ça l'isole. Il trouve que les filles de son âge sont plutôt immatures. Tiens, regarde, l'autre jour, une fille amoureuse de lui est venue pleurer dans ses bras parce qu'elle avait couché la veille avec n'importe qui, et qu'est-ce qu'il a fait ? Il en a profité ? J'ten fiche ! Il l'a accompagnée chez le médecin, l'imbécile ! »

En entendant Moïse dire ça, Anna sent bien sûr sa colère s'évanouir, et lorsqu'ils sortent du restaurant, elle laisse Charlie la raccompagner. Ils habitent tous les deux dans le même quartier. Charlie a très envie de la prendre dans ses bras... et réciproquement. Mais ils ne font rien.

Au moment où elle lui dit bonsoir, et se retourne, pour entrer dans son immeuble, ils se prennent par la main, et ils ne se lâchent plus.

Là, on n'en est encore qu'au premier quart du film ! La suite raconte comment Anna et Charlie, devenus amants, font face aux réactions de leurs proches, le fils d'Anna, les parents de Charlie – il va être amené à les revoir –, Cécile, Moïse, l'équipe du centre de planification, Jacques et Geneviève, les médecins associés d'Anna, etc. Bref : comment ce drôle de couple fout un joyeux bordel dans une petite communauté qui se croyait ouverte, et qui est tout de même pleinepleinepleine de très gros préjugés.

Ce serait une comédie romantique légère, mais pas dénuée de gravité. Elle ne finirait pas de manière tragique, mais ouverte. Et le ton serait absolument anticonformiste. Enfin, j'aimerais que le film soit comme ça. Je crois vraiment que ça pourrait faire un bon film. Mais comme je suis raisonnablement certain qu'on n'en fera jamais un film, je peux continuer à en rêver...

Tant que nous les portons en nous, nos histoires d'amour, réelles ou imaginaires, restent magnifiques.

COMMENT L'AMOUR A CONQUIS LA TERRE

À Isaac Asimov

– Grand-père ! Grand-Père !

Le grand-père ouvre un œil et se gratte le menton. L'une de ses petites-filles se dresse devant lui dans la chaleur de l'été. Elle tient deux de ses petits camarades par la main. Un garçon à droite, une fille à gauche.

– Grand-père, raconte-nous une histoire !

Le grand-père sourit. Il n'a pas fini sa sieste, mais il aime beaucoup sa petite-fille. Il se gratte le sommet du crâne.

– Une histoire, ma petite-fille, quel genre d'histoire ?

– Une histoire d'avant, tu sais, une histoire des temps anciens.

Le grand-père réfléchit.

– Je ne te les ai pas toutes racontées mille fois, déjà ?

– Si, si, mais ça ne fait rien, je les aime toutes beaucoup, et mes amis ne les connaissent pas. Allez, grand-père !

Le grand-père regarde le ciel. L'après-midi est déjà bien entamée. Il se redresse contre l'arbre sous lequel il s'était allongé pour dormir. Autour de lui, à l'ombre des grandes frondaisons, les enfants courent. Ça et là, dans le grand parc, des adultes dorment, ou jouent, ou bavardent, ou rient, ou se bécotent, ou se serrent amoureusement l'un contre l'autre.

Sa petite-fille s'est assise devant lui sans lâcher la main de ses deux camarades, et d'autres enfants se sont approchés et s'asseyent autour d'eux.

– Oui, oui, grand-père, une histoire d'il y a longtemps, tu sais. Il n'y a que toi qui les racontes comme ça.

Le grand-père bâille et s'étire.

– Mmmhh... Il y en a tant, je sais pas laquelle choisir...

– Raconte-nous comment l'amour a conquis la Terre.

– Oui, oui !! crient les enfants, qui à présent grimpent les uns sur les autres autour de lui.

Le grand-père sourit, ferme les yeux, et soupire.

– Il était une fois, il y a très très longtemps, un homme très très croyant qu'on appelait professeur Méthée.

– Ça veut dire quoi, « croyant » ? demande un enfant.

– Ça veut dire qu'il croyait en un être suprême qui contrôle tout.

– Ouah, c'est cool, ça !

– Tais-toi donc, laisse-nous écouter l'histoire !

Le grand-père se racle la gorge.

– Bon. Je disais donc : le professeur Méthée croyait en un Être suprême, un Dieu appelé Science. Il y croyait si fort qu'il était devenu savant. C'est le nom

que l'on donnait alors aux prêtres du Dieu Science.

Un des enfants lève la main, probablement pour demander ce qu'est un prêtre, mais sa voisine le fait taire d'un petit baiser sur la bouche, et lui murmure quelque chose à l'oreille, tandis que le grand-père poursuit.

– Et en tant que prêtre du Dieu Science, le savant professeur Méthée se faisait un point d'honneur de le vénérer, de répandre ses enseignements, et de chercher à comprendre, chaque jour un peu mieux, les méandres de l'univers. Il avait humblement choisi de s'intéresser à un domaine bien précis, celui de la vie humaine, et plus particulièrement à un aspect de la vie humaine qui le préoccupait plus que tous les autres, l'amour.

– Ah, l'amour ! soupirent les enfants.

– Oui, l'amour qui nous fait naître, l'amour qui nous fait grandir, l'amour que nous partageons et qui nous emplit. L'amour qui nous permet de vivre une longue vie paisible.

Les yeux brillants, les enfants se font des bisous dans le cou, sur le front, sur le nez, sur la bouche, se mettent les mains partout, et rient silencieusement, tandis que le grand-père se gratte le bout du nez et poursuit.

– Car à cette époque lointaine, l'amour n'était pas tout-puissant sur Terre. Il avait une ennemie terrible qui s'appelait la haine. Et elle ravageait tout sur son passage. Elle poussait les hommes à se disputer...

– Hoooo, murmurent les enfants...

– À se lancer des insultes...

– Hoooo, murmurent les enfants...

– À se donner des coups...

– Hoooo, murmurent les enfants...

– À se battre pour la moindre chose...

– Hoooo, murmurent les enfants...

– Et même parfois à s'entre-tuer.

– Hooo ! s'écrient les enfants. Et certains se mettent à pleurer. Et les plus grands serrent les plus petits contre eux et leur posent des baisers sur le front et sur le nez et sur la bouche pour les rassurer, tandis que le grand-père poursuit.

– Le professeur Méthée voyageait beaucoup, et au cours de ses voyages, il avait découvert qu'un peuple de la Terre ne connaissait pas la haine. Ce peuple, murmure le grand-père, en faisant une pause, pour laisser planer la suspense et lire malicieusement l'attente impatiente dans les yeux des enfants... c'était les Bonobos.

– Je le savais ! s'écrie un petit garçon, mais avant qu'il ait pu en dire plus, douze mains l'immobilisent au sol pour le faire taire.

– Les grands singes Bonobos étaient les êtres les plus pacifiques de la Terre. Ils ne connaissaient ni les disputes, ni l'envie, ni la colère. Ils ne connaissaient que l'amour. Ils passaient leurs journées au soleil, à partager leur nourriture, à se frotter le museau et le sexe les uns contre les autres, à dormir et à jouer, à

rire et à s'aimer dans la paix la plus absolue.

Et en les voyant vivre, le professeur Méthée s'était mis à penser que les Bonobos étaient *immunisés* contre la haine. Or, 98 % du bagage génétique des Bonobos était exactement le même que celui des humains. Il pensa donc que le gène qui protégeait contre la haine se trouvait parmi les 2 % restants.

Alors le professeur Méthée mit au point une nanomachine électronique, plus petite qu'un chromosome, et se l'injecta dans les veines. Et la nanomachine alla répertorier ses gènes humains. Et puis il injecta une nanomachine à un Bonobo de ses amis, et elle alla répertorier les gènes bonobos. Et il les compara. Et après de très très longues années de recherches...

– Oui ? Oui ? demandent les enfants

– Il vit la lumière, et découvrit le gène de l'amour universel.

– *Aaaah...* font les enfants

– Il décida bien sûr de donner le gène de l'amour aux hommes. Et comme il était très très savant, le professeur Méthée sut tout de suite comment il fallait faire. Il greffa le gène de l'amour universel sur un virus, un virus transmissible par l'amour, et l'injecta à de nombreux humains autour de lui, pour qu'ils le partagent en s'aimant. Et comme il était reconnaissant aux Bonobos, il greffa un gène humain sur un autre virus, et l'injecta aux Bonobos, qui à leur tour le partagèrent en s'aimant.

– Comme c'est beau !!! murmurent les enfants en se bécotant à qui mieux mieux.

– Chut ! dit la petite-fille, c'est pas fini !

– Le professeur Méthée était un homme bon et juste, poursuit le grand-père avec un soupir, mais malheureusement très naïf. Malgré toute sa science, il ignorait combien la haine est difficile à vaincre. Il croyait que transmettre l'amour aux hommes pourrait suffire à leur montrer la lumière, mais il était déjà trop tard. Avant que l'amour n'ait eu le temps de se répandre, la haine l'emporta, et les hommes finirent par s'entre-tuer, et par disparaître de la planète.

– *Ooooooh...* font les enfants.

– Et c'est ainsi que les Bonobos purent tranquillement se multiplier sur la Terre, y prendre la place des humains, et y répandre l'amour et la paix.

– *Aaaaaaaaah !* font les enfants.

Le grand-père se met à rire aux éclats, et les enfants eux aussi se mettent à rire. Et tous les adultes allongés alentour se mettent à rire, en se faisant des bisous partout, en se frottant les uns contre les autres.

– Mais dis-moi, grand-père, dit la petite-fille, qu'est-ce que le professeur Méthée a donné aux Bonobos ?

– Il leur a donné juste ce qu'il fallait pour apprécier le don inné de l'amour que leur avait légué la nature et pour le faire croître et multiplier. Il leur a donné une chose dont les humains, malgré toute leur science, n'avaient jamais su se servir...

Une lumière bienveillante luit dans les yeux du grand-père.
– Il leur a donné la conscience.

Aujourd'hui, j'ai soixante-dix ans. Et le carnet de surveillance de la BioPo – la Police Biologique – vient de passer du vert à l'orange. Ça signifie que je dois me préparer. Ce n'est pas que ça me fasse plaisir mais, comme tout le monde, je m'y attendais. On nous y prépare depuis suffisamment longtemps. Soixante-dix ans, c'est la limite. Après, c'est fini, il faut laisser la place.

J'aime bien l'officier de santé médicale à qui j'ai été affecté depuis mon soixante-septième anniversaire. Elle est gentille. La première fois que je suis allé la voir, je pensais qu'elle me ferait la leçon, qu'elle me dirait qu'il était tout de même temps de prendre une décision... Ils font tous ça, en général, avec les gens de mon âge. Mais pas elle.

J'ai d'abord pensé qu'elle était trop jeune. J'ai le sentiment qu'elle venait d'être mutée là, quand on m'a affecté à son cabinet de secteur. Elle était toute timide. Elle ne savait pas bien faire fonctionner le lecteur de puces. Je lui ai montré comment faire. Je fais ça depuis tellement longtemps.

Je lui ai pris la main, et j'ai passé le lecteur sur mon avant-bras.

– Vous êtes né le 29 février 2024, c'est ça ? a-t-elle demandé.

– C'est ça. Et vous, docteur, dites-moi, quel est votre nom ?

Elle a failli répondre, mais elle a rougi et m'a désigné son badge, sans un mot.

– Ah. Doc 7160A. Oui. D'accord.

Ça n'avait pas très bien commencé entre nous, mais, par la suite, je suis parvenu à la rassurer à mon sujet. J'allais à mes convocations sans faillir, je remplissais tous les questionnaires, je tenais mon carnet de surveillance sanitaire parfaitement à jour... Je ne sais pas pourquoi on appelle ça un carnet alors que ça n'a pas de pages. Un carnet, c'était autre chose. Mon père en avait beaucoup, des carnets. Il les avait reçus de son père à lui. Et ils ne contenaient pas des courbes de cortisolémie, des taux d'anomalies spermatogénétiques et des indices de carcinocytologie, mais des histoires.

Il était fou, mon père. Quand la BioPo a commencé à confisquer tous les appareillages nocifs pour la santé, il s'est mis à transcrire les dialogues de tous les films qu'il aimait. Il savait qu'il ne pourrait plus les regarder, puisqu'on confisquait tous les lecteurs à cause des rayonnements électromagnétiques.

Alors il s'est muni de tous les instruments d'écriture qu'il a pu trouver – il n'y en avait déjà plus beaucoup à ce moment-là – et il a tout transcrit. Et quand il a dû se rendre au centre d'euthanasie, à l'âge de soixante-cinq ans, il me les a confiés.

J'aimais beaucoup mon père. Il m'a appris à lire bien avant ma période de pédagogie obligatoire. Et il m'a aussi appris les mots interdits. Il m'a appris à les lire et à les écrire. Je suis content de savoir le faire, mais je dois me méfier tout le temps, et résister au désir d'écrire – ou même de faire semblant d'écrire. Les caméras domestiques ne sont pas faites pour les chiens. Tout ce qui pourrait ressembler à un geste d'écriture peut être repéré. Alors je fais très attention.

J'aime bien ma petite doctoresse. Elle est mignonne. Elle est étourdie. Si je lui parle, elle a si peu l'habitude qu'on lui parle que ça la perturbe, et elle ne sait plus ce qu'elle fait. Elle pose ses instruments, comme si elle ne savait plus s'en servir, et j'en profite pour les lui emprunter. Il suffit que je lui prenne la main pour la bouleverser, et comme elle sait que c'est mauvais pour son profil professionnel, elle se concentre pour que son cœur ne se mette pas à battre trop vite, car son superviseur le remarquerait tout de suite à l'enregistrement. Et pendant qu'elle reprend ses esprits, elle ne voit pas que je lui emprunte un instrument.

J'ai pris mon temps, j'ai commencé il y a trois ans, quand elle m'a reçu pour la première fois. Son prédécesseur avait atteint la limite d'âge avant moi. J'en avais souvent plaisanté avec lui, mais le jour où j'ai réalisé qu'il était parti, ça ne m'a plus fait rire. Sa limite d'âge à lui était de quatre-vingts ans. C'est le privilège des professions administratives. Mais ça m'a fait quelque chose quand même. Et à sa petite remplaçante aussi. Elle était toute chose et avait du mal à s'habituer à la place où il rangeait ses instruments.

Comme je les connaissais tous, je les lui ai montrés. Et j'en ai profité pour prendre du fil de suture. Il traînait là, dans son étui, je l'ai pris sans réfléchir. Par la suite, je me suis demandé comment j'avais pu le sortir du cabinet de secteur sans que personne s'en rende compte. Et puis j'ai compris que le vieux toubib avait dû dérégler le scanner de l'entrée. Car chaque fois que j'ai voulu sortir quelque chose, de la crème anesthésique, un scalpel, des pansements colloïdes instantanés, le scanner n'a pas bronché. Et comme la jeune toubib ne l'a jamais fait vérifier...

C'est à ce moment-là que je me suis mis à reprendre espoir. À gamberger. Et à préparer ma sortie. Ma petite toubib n'était pas trop insistante. Elle ne comptabilisait pas les consultations en faisant remarquer que je coûtai cher au système de santé... Elle ne passait pas son temps à me dire que je n'avais pas d'enfants, que ce serait un geste de bonne pratique civique de devancer l'appel sans attendre d'avoir soixante-dix ans pour me rendre au centre d'euthanasie... Alors je n'hésitais pas à aller la voir docilement, pour endormir sa méfiance.

Je savais qu'on la surveillait de près, car je devais être un de ses premiers partants. Peut-être même le premier. Alors, j'y allais mollo. Et j'étudiais toutes les possibilités. Et je me souvenais de ce que disait le vieux toubib à propos des plus vieilles puces de repérage, celles qu'on s'est mis à insérer au début de la grande politique sanitaire, quand j'étais enfant. Le vieux toubib disait qu'elles étaient insérées pas très profond, qu'il fallait éviter de se placer trop près d'un

relais magnétique de quartier, parce que ça les inactivait pendant une minute ou deux. Et il disait aussi qu'il y avait, à mesure qu'on sortait des secteurs sécurisés, de moins en moins de contrôles. Surtout au-delà du quatrième niveau.

Il m'a donné ces informations au compte-gouttes, pendant des années, mais elles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd.

Aujourd'hui, mon carnet de surveillance est passé du vert à l'orange. Dans sept jours, il passera au rouge. Ça veut dire que j'ai atteint la limite d'âge et que mon heure est venue. D'ici un jour ou deux, je recevrai l'heure de mon rendez-vous au centre d'euthanasie. Mais je n'ai pas peur. Et je suis prêt. Car voyez-vous, je pense que j'ai encore quelques belles années devant moi.

J'ai déjà repéré quelques portes magnétiques qui ne sonnent pas quand deux personnes passent en même temps. Surtout quand on a inactivé sa puce juste avant près d'un relais. Ça ne m'étonnerait pas d'ailleurs que d'autres avant moi aient utilisé le même stratagème auparavant. C'est mon vieux toubib qui m'a expliqué comment faire, un jour où son lecteur s'était planté. Ce n'est vraiment pas difficile.

Avec tout ce que j'ai subtilisé à la petite doctoresse, j'ai de quoi endormir la peau, inciser et refermer ensuite. Quand j'aurai franchi les quatre premiers niveaux, je retirerai ma puce. Je la laisserai dans un endroit difficile d'accès. Ils mettront du temps à comprendre que je m'en suis séparé. Comme elle ne transmettra plus de signes vitaux, ils croiront à un décès spontané. Bon, de nos jours, ça n'arrive plus très souvent, mais ce n'est pas impossible. Et tant qu'ils n'auront pas remis la main sur mon vieux corps, ils ne pourront pas prouver le contraire et mon dossier restera bloqué dans la machine. Les bureaucrates détestent l'incertitude.

J'aime bien ma petite doctoresse, mais que voulez-vous ? Depuis le temps qu'il me suivait, j'avais bien plus confiance en mon vieux toubib. Il ne m'a jamais traité comme un robot, lui. Ni comme une vieille voiture. Il m'a toujours donné des informations utiles, il savait bien que j'avais envie de me débrouiller une fois qu'il ne serait plus là.

Je me souviens de la dernière fois qu'on s'est vus. C'était quelques jours avant qu'il ait atteint la limite d'âge, il m'a appris qu'il serait bientôt remplacé. Ça m'a fait un choc, bien sûr, mais il m'a rassuré et m'a dit en souriant : « Ne vous faites pas de souci. Souvenez-vous de tous mes bons conseils et je suis sûr qu'on se reverra. »

Je vais essayer de pas le faire mentir.

MES HÉROS

À Bob Kanigher et Joe Kubert,
À Gardner Fox et Carmine Infantino

Je suis né en 1955 et, comme beaucoup de jeunes Français de ma génération, j'ai grandi avec la bande dessinée américaine. Celle des *comics* et des super-héros. Mais, aussi curieux que ça puisse paraître, je ne me suis jamais vraiment identifié aux super-héros. Je veux dire que je n'ai jamais rêvé d'avoir des pouvoirs hors du commun. Le super-héros dont je me suis toujours senti le plus proche, c'est Batman... qui n'a pas de super-pouvoirs, mais qui met tout ce qu'il a – son argent, puisqu'il est milliardaire, son intelligence pratique (il est inventeur) et son corps surentraîné – au service de la lutte contre le mal.

Seulement, Batman est tout de même un héros très sombre. Lorsqu'il retourne à la *batcave*, il ne prend même pas le temps de retirer son costume et se met à chercher la solution d'une énigme dans ses ordinateurs et sous ses microscopes. Moi, je voulais bien être un héros, mais avoir un chez-moi, une famille, des enfants vers qui retourner. Pas forcément pour me mettre les pieds dans mes pantoufles et fumer la pipe en lisant le journal, mais pour être un peu au calme après la tempête.

Super-héros à temps partiel, ça m'aurait bien convenu.

À la réflexion, les héros de BD qui m'ont le plus marqué, dans l'enfance et à l'adolescence, sont les personnages anonymes d'histoires courtes publiées dans des magazines bon marché aux titres évocateurs. *Sidéral*, *Aventures fiction* ou *Météor* reprenaient évidemment des histoires fantastiques ou de science-fiction. À l'opposé, et comme son nom ne l'indique pas, *Big Boss* publiait des récits de guerre. J'aimais beaucoup les uns et les autres, parce que c'étaient au fond des nouvelles dessinées, qui mettaient des personnages ordinaires – parfois des héros récurrents – dans des situations extraordinaires. Mais ces personnages et ces héros n'étaient jamais à proprement parler des *super-héros*.

Dans les histoires de guerre, c'étaient des fantassins anonymes qui se retrouvaient en position difficile et tentaient de s'en sortir en mettant à profit – souvent avec humour – ce qu'ils avaient appris dans le civil. Je me souviens de deux histoires en particulier. Dans la première, un soldat armé d'un bazooka se trouvait face à un tank, et c'est le souvenir des parties de lancer de fer à cheval (avec son père, avec ses copains) qui lui donnait la force et la concentration pour démolir le Tigre nazi qui menaçait de décimer son unité.

Dans la seconde, un pilote de chasse râlait parce que les commentaires incessants de son copilote, installé derrière lui, lui rappelaient fâcheusement l'époque où il emmenait sa famille en voiture et où sa belle-mère lui disait sans

arrêt quand il fallait mettre son clignotant ou à quel croisement tourner.

Les histoires de science-fiction, elles aussi, mêlaient la vie quotidienne aux aventures de leurs protagonistes. Je me souviens en particulier d'un personnage qui s'appelait le Taxi de l'espace, à qui il arrivait des trucs pas possibles chaque fois qu'il embarquait un passager vers une autre planète dans son taxi volant carrossé comme une voiture américaine des années cinquante. Son scaphandre spatial était fait d'une simple bulle de verre posée sur sa tête... et bien entendu il portait une casquette de taxi dessous !

J'avais trois personnages préférés, à l'époque. D'abord le sergent Rock, qui guide obstinément son unité, *Easy Company* – la compagnie « pépère » comme disait la VF –, à travers l'Europe en guerre, juste après le débarquement. Ce héros-là avait les pieds sur terre à plus d'un titre car il avait charge d'âmes : il ne lâchait pas le morceau tant qu'il n'avait pas tiré ses hommes du mauvais pas où les Allemands les faisaient invariablement tomber. Et même quand il était séparé de sa patrouille, il finissait toujours par la retrouver.

Frank Rock était célibataire mais croisait périodiquement Mlle Marie, une jeune et jolie résistante française à la taille de guêpe et au chemisier serré, toujours coiffée d'un béret. Il la traitait de manière paternelle, mais comme elle était bien plus mûre que son âge, j'espérais secrètement qu'il finirait par l'épouser après la guerre. Comme son nom l'indique, Rock était un type solide. Un père adoptif pour temps de galère. On sentait qu'il ne vous laisserait jamais tomber.

Mon deuxième héros de l'époque était le Baron von Hammer, un aviateur allemand de 14-18. Dans son biplan de bois et de toile, von Hammer combattait toujours de manière chevaleresque et saluait les avions français ou canadiens qu'il avait abattus lorsqu'ils tombaient au sol en flammes ; il ne tirait jamais sur un ennemi désarmé et il allait jusqu'à recueillir les dernières paroles de ses adversaires gisant contre la carlingue de leur appareil planté au milieu du boueux champ de bataille.

Le plus étonnant, c'est que von Hammer – que ses propres hommes considéraient comme un bourreau sans âme – arpentait les cieux parce qu'il y était contraint mais détestait la guerre. Désabusé et misanthrope, il ne frayait pas avec les autres aviateurs, son seul ami était un loup, qui venait trotter près de lui quand il allait se promener la nuit dans la forêt noire, et la seule présence féminine dans ces histoires d'hommes était une infirmière blonde avec laquelle il entretenait une relation aussi brève qu'impossible.

Mon troisième héros était un aventurier de l'espace. Il se nommait Adam Strange. Anthropologue vivant au XX^e siècle, il est un jour happé par le rayon Zêta et catapulté dans une autre galaxie, sur la planète Rann. Là, il fait la connaissance – et tombe mutuellement amoureux – d'une intrépide jeune femme brune prénommée Alanna. Ensemble, ils luttent contre des monstres spatiaux, préviennent des catastrophes planétaires et font échouer des

complots galactiques. À la fin de chacune de leurs aventures, ils se retrouvent enlacés au clair des deux lunes de Rann – mais le rayon Zêta renvoie impitoyablement Adam sur la planète Terre – jusqu'au prochain épisode.

Depuis quelques années, l'éditeur américain DC réédite les aventures de ces héros de papier, et je les relis avec autant de délice qu'il y a quarante ans. En les redécouvrant, j'ai compris ce qui m'attirait chez ces personnages et ce que leurs aventures imaginaires ont inscrit en moi pendant l'enfance. Quand je fais mon boulot de père de famille nombreuse, je sens le sergent Rock sourire derrière mon épaule. Quand je fais mon boulot de médecin, c'est la gravité et le respect du Baron von Hammer qui me viennent en aide face à l'absurdité de la vie humaine.

Et, chaque fois que je m'installe devant mon écran pour écrire, je suis Adam Strange : il me suffit de surfer sur le web, de me poser en un point bien précis de mon atmosphère intérieure et *Whoosh !* le rayon Zêta m'emporte vers ma chère Alanna.

LE REMPLAÇANT

À Édouard K.

Le train était bondé, bien entendu. Un lendemain de week-end prolongé, un de ces week-ends comme on les affectionne en France, et qui tous les mois de mai mettent le pays en léthargie et les affaires courantes au point mort, en attendant l'été. Un de ces week-ends où tout cesse de fonctionner sauf le tourisme.

J'avais demandé :

- Pourquoi ce jour-là ?
- Parce qu'il y aura du monde, et sur un quai de gare personne ne fera attention à vous, m'avait-t-on répondu.
- C'est plus compliqué que ce que j'ai fait pour vous jusqu'ici, avais-je remarqué.
- Vous pouvez refuser : je ne vous ai encore donné aucune indication.
- Ouais, mais j'ai besoin du fric. Je veux le double du tarif habituel. Les deux tiers à la commande.

Je ne lui ai pas dit que j'en avais marre. Que j'avais envie de raccrocher. Que, pour ça, j'avais mis de côté tout le fric de mes contrats précédents. Et qu'une fois celui-ci rempli, j'en aurais assez pour disparaître. Partir. Ailleurs. Je ne sais où. Quelque part où je pourrais m'installer et... faire quelque chose de ma vie.

Mon correspondant a réfléchi, pas très longtemps. J'étais le seul à pouvoir faire ce boulot, et il le savait.

- C'est d'accord.
- Quand est-ce que je reçois les informations ?
- Elles partent sur-le-champ. Sur quel compte, le virement ?
- Je vous envoie le numéro par pigeon voyageur.

Il a ri, j'ai raccroché.

J'ai reçu les informations le lendemain par le canal habituel. Comme je n'avais que trois semaines devant moi, je m'y suis mis tout de suite. Comme d'habitude, mon employeur avait bien fait les choses. Tout le dossier tenait sur une clé USB. Images, son, textes et documents scannés, toute la vie d'un homme en un peu moins de deux gigaoctets.

Ce qui m'a facilité la tâche, ce sont évidemment les textes autobiographiques du bonhomme. Même s'il n'avait pas raconté toute la vérité, ces textes-là représentaient *sa* vérité officielle, celle qu'il avait voulu donner à connaître à tout le monde. Alors, bien sûr, je les ai mémorisés en priorité.

Ensuite, je suis passé aux interviews, aux articles et aux documents personnels : les courriers publics et privés, les e-mails collectifs et les

discussions en ligne officielles ou intimes.

Il y avait beaucoup de correspondance, la plupart avec des amis qui se confiaient à lui. Et deux correspondances très intimes avec des femmes avec qui il ne vivait pas. Ce type-là m'avait l'air en bonne santé malgré son âge. Il avait dix ans de plus que moi, et je ne voyais pas bien comment il se débrouillait pour assumer trois boulots, jouer les époux et père de famille modèles et jongler avec deux petites amies qui avaient l'air d'être beaucoup plus que ça.

Au bout d'une semaine, j'avais dessiné son profil. Médecin depuis plus de vingt-cinq ans, écrivain depuis l'enfance, il s'était mis à rencontrer le succès quelques années auparavant, avec un best-seller dont j'oublie le titre. Il s'était marié deux fois, il avait eu une tripotée d'enfants, publié une soixantaine de bouquins, et il avait une très grande gueule. On n'imagine pas à quel point la parole d'un homme seul peut avoir de l'impact sur les consommateurs. Ses textes et ses prises de position avaient fini par influencer sur le profil de vente de certains produits, par gêner considérablement certains industriels. C'est pour ça que mon employeur avait été contacté.

Il ne s'agissait pas de le faire taire, bien sûr, ça aurait été trop spectaculaire, mais de l'amener à infléchir son discours dans la « bonne » direction. On avait d'abord essayé de l'atteindre par l'intermédiaire de ses femmes, mais ça n'avait pas marché. Elles avaient toutes du caractère et aucune ne semblait donner prise aux manipulations.

Il n'avait pas non plus été possible de l'acheter, et les menaces semblaient le laisser froid. Il n'y avait qu'un moyen de le neutraliser. C'est là que j'entrais en scène.

Me faire sa tête n'a pas été très difficile. J'ai la même carrure que lui, je savais qu'en trois semaines, avec le régime approprié, je pouvais prendre les dix kilos qui me manquaient. Après, il m'a suffi de quelques injections de silicone aux endroits appropriés du visage pour compléter l'illusion. De toute manière, je n'avais pas besoin de pousser la ressemblance trop loin. Il suffisait qu'on me prenne pour lui pendant quelques heures. Mon employeur avait été très clair : pas question que je couche avec l'une de ses chéries. Ça ne m'aurait pas déplu, mais je sais d'expérience que les femmes repèrent vite ce genre de substitution. On peut imiter la voix et l'apparence d'un homme, on peut même à la rigueur et à grands frais reproduire ses cicatrices et ses grains de beauté les mieux placés, mais on ne peut imiter ni son odeur ni la manière qu'il a de tenir une femme ou de l'embrasser. Il n'était donc pas question que je prenne le risque.

Heureusement, le profil du bonhomme allait me permettre d'éviter ça. Tirailé entre ses activités multiples et ses femmes, il avait mis au point toute une série de stratégies pour être constamment introuvable. Le service de documentation de mon employeur m'en avait dressé la liste. Il avait inventé une douzaine d'excuses, toutes parfaitement crédibles, pour ne plus être joignable pendant quatre à six heures. Il s'était d'ailleurs éclipsé à plusieurs reprises au cours des semaines qui précédaient l'opération. J'ai d'abord cru qu'il

se tapait une nouvelle petite amie, mais non. D'après les rapports de surveillance, il s'enfermait seul dans un appartement sous-loué à l'ami d'un ami. Ce qu'il y faisait, impossible à dire.

Le moment choisi pour l'opération se situait pendant les derniers jours de mai. Un lundi après-midi, il devait quitter son domicile, monter dans un train pour Paris et prendre le métro jusqu'à Issy-les-Moulineaux pour l'enregistrement d'une chronique radio. Juste après, il devait passer la soirée avec un groupe d'auteurs qui préparaient un ouvrage collectif. Et le lendemain matin, aux aurores, il était invité à s'exprimer devant la commission chargée de rédiger le code d'éthique de l'industrie du médicament. C'est cette intervention qui préoccupait les clients de mon employeur. Ils redoutaient beaucoup la puissance de conviction du bonhomme sur les membres de la commission.

Il me fallait opérer entre le moment où il monterait dans le train et son arrivée à la commission d'éthique le lendemain matin. Pas question d'opérer la substitution le soir, ses petites amies étaient invitées à la soirée, elles allaient le tenir à l'œil, pendant et après. Il ne serait pas non plus possible de l'approcher pendant ou après la séance d'enregistrement de l'après-midi, quelqu'un devait venir le chercher pour l'accompagner à cette même soirée. Il n'y avait donc qu'une seule possibilité : opérer dans le train. Le voyage durait un peu moins d'une heure, j'avais juste le temps.

Je l'ai repéré dès son arrivée sur le quai. Je l'ai observé soigneusement, pour bien reproduire ses attitudes, sa façon de déambuler de long en large en regardant le sol. Et puis quand il est monté dans le train je l'ai suivi. Il monte toujours dans la voiture-bar et s'installe à une table pour travailler. Sans attendre qu'il ait sorti ses affaires de son sac, je lui ai demandé son billet. Voyant que je portais un costume de contrôleur, il me l'a tendu sans même prendre la peine de me dévisager. Je lui ai demandé de me suivre dans la guérite de service et j'ai tourné les talons. Surpris, il m'a suivi sans un mot. Je l'ai fait entrer, j'ai refermé la porte derrière moi, et j'ai sorti la seringue de tranquilisant en disant : « Je suis désolé. » Je l'ai entendu soupirer et répondre : « Moi aussi. » On aurait dit qu'il m'attendait.

Nous nous sommes regardés en silence. Il a souri. Avec ma seringue à la main je me suis senti bête : il tenait un pistolet automatique braqué sur mon nombril.

*

En descendant du train, j'ai pris le métro direction Mairie d'Issy pour me rendre au studio d'enregistrement. Une fois arrivé dans les locaux d'Arte Radio, j'ai salué Thomas, Jeanne, Christophe, Silvain – j'avais vu leur photo, j'avais mémorisé leurs noms, je savais pourquoi il... enfin, pourquoi JE venais là. Ils m'ont fait entrer, ils m'ont demandé comment j'allais, m'ont parlé d'un projet qu'ils voulaient me proposer, est-ce que j'étais partant ? J'ai répondu oui, pourquoi pas, il faut voir... Et puis je suis entré dans le studio, j'ai posé son... mon sac sur une chaise, j'ai sorti le texte que je devais lire, je me suis assis et,

pendant que je faisais mine de me concentrer sur mes feuilles, ils sont sortis et ont refermé la porte derrière eux.

À présent, je suis seul dans le studio, face au micro. De l'autre côté de la vitre, dans la cabine technique, Christophe fait ses réglages.

– Tu m'entends ? Tu peux me faire un petit essai de micro ?

Je prends une grande inspiration.

– Je m'appelle Martin Winckler, je suis abonné au gaz, à l'électricité et au câble...

Il sourit et hoche la tête.

– Parfait ! Quand tu veux...

Je regarde les diodes rouges égrener les secondes sur l'horloge murale...

*

En voyant le canon de son arme, j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. Alors que tout ne faisait que commencer... Pas comme je l'avais prévu, mais dans ce métier, il faut savoir s'adapter, et improviser. Simplement, je n'avais pas prévu que je devrais improviser *autant*.

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il avait bien préparé son coup. Pas étonnant qu'il ait donné du fil à retordre à mes commanditaires : il avait même anticipé leur manœuvre. Ses horaires, ses déplacements étaient organisés, minutés à dessein. Il avait prévu qu'on essaierait probablement de lui faire un mauvais coup pendant un de ses voyages en train. Et cela faisait des mois qu'il attendait que je lui tombe tout cuit entre les pattes. Quel type infernal !

Quand il m'a fait son incroyable proposition, je n'en ai pas cru mes oreilles. Je suis resté bouche bée pendant un long moment puis j'ai murmuré :

– Vous êtes fou... Et qu'est-ce qui vous fait croire que je vais accepter ?

– Vous êtes comme moi, vous voulez changer de vie. Et nous avons chacun quelque chose que l'autre n'a pas. Vous êtes sans attaches, j'ai une image... Non, ne protestez pas ! Pour passer son temps à incarner les autres, il faut être sérieusement en quête d'image. Je vous cède la mienne, qui n'est pas trop mauvaise, en échange de votre liberté, dont vous n'avez que faire. Je suis sûr que nous saurons tous les deux en faire bon usage... Vous aviez pour contrat de prendre ma place pendant quelques heures. Ce contrat, je vous propose de le prolonger.

J'ai levé les yeux au ciel.

– Et vos bouquins ? Je ne vais pas les écrire pour vous !

– L'internet n'est pas fait pour les chiens. Je vous enverrai les manuscrits, et vous irez les remettre à mes... à vos éditeurs après les avoir lus. Vous comprenez, je veux pouvoir écrire *tranquillement*. Le paradoxe, c'est que je ne peux plus le faire en étant... si entouré.

Il a baissé la tête et ri silencieusement.

– C'est terrible à dire, mais je les aime toutes les trois. Seulement je ne peux pas vivre ainsi *et* écrire. C'est épuisant. Il fallait que je fasse un choix. Et comme elles ne me laissent pas choisir entre elles...

– Que voulez-vous dire ?
– Ce sont des femmes intelligentes. Au fil des mois, elles ont très bien compris que je me... partage. Et elles préfèrent m'avoir pleinement une partie du temps plutôt que risquer de ne plus m'avoir du tout en m'obligeant à choisir...

– *Et vous pensez qu'elles ne se rendront compte de rien ?*
– Je n'en ai aucune idée. Mais si quelqu'un peut se faire passer pour moi, c'est vous. Vous êtes l'un des meilleurs... Eh oui ! Moi aussi j'ai étudié votre dossier... pendant que vous assimiliez le mien... D'ailleurs, vous avez réussi à capturer ma voix. C'est l'essentiel. C'est de ma voix qu'elles sont tombées amoureuses, vous savez...

Il m'a bien semblé le voir rougir. Il m'a tendu son sac à dos.
– Vous trouverez tout dans le disque dur du portable... (Il m'a donné le mot de passe)... ce qu'elles aiment et ce qu'elles détestent. En public et en privé, leurs expressions favorites, le prénom de leur coiffeur, la taille des vêtements de leur meilleure amie... Vous trouverez aussi une cartographie de mes grains de beauté et l'adresse d'un... artiste, qui effacera les vôtres et vous greffera un simulacre des miens. Dans trois mois, vous direz que ces grains de beauté vous inquiètent, et vous irez vous les faire retirer, « par prudence ». Elles vous en sauront gré : ça rassure les femmes que leurs hommes se soignent.

– Vous avez vraiment tout prévu...
Il a secoué la tête d'un air désabusé.
– J'ai du métier...

*

Je regarde les diodes rouges égrener les secondes sur l'horloge murale... Dans ma poche de poitrine, le téléphone mobile qu'il m'a donné tout à l'heure se met à vibrer. J'examine l'écran. C'est un texto... Damn ! Elles ne vont pas déjà commencer à me...

« Soyez doux. Soyez gentil... »
C'est la dernière chose qu'il m'a dite, lorsqu'il m'a tendu la main avant qu'on se sépare. Ça m'a fait rigoler, mais maintenant je comprends ce qu'il voulait dire.

O.K. O.K. Je serai gentil. Après l'enregistrement.
J'éteins le mobile.
D'ailleurs, il a raison. Quand on incarne quelqu'un, l'essentiel, ce n'est pas le visage, c'est la voix. C'est la voix qui dit ce que nous sommes, nos sentiments, nos colères, nos désespoirs, notre amour. La voix, c'est tout. Sa voix, je l'ai beaucoup travaillée, grâce à toutes les émissions de radio qu'il a enregistrées. Et cet après-midi, j'ai pu vérifier que je l'ai bien en bouche. Dans le train, une de ses femmes l'a appelé. Quand il a vu le nom de la correspondante s'afficher, il m'a tranquillement tendu le téléphone. Sans réfléchir, je l'ai pris et j'ai répondu. Et quand sa voix est sortie de mes lèvres, j'ai lu dans ses yeux qu'il avait raison. Quand la voix fait illusion, tout le reste fait illusion aussi. On y

croit les yeux fermés.

Je ferme les yeux, je souffle un grand coup, j'examine une dernière fois les phrases dactylographiées. Je regarde l'horloge, puis la cabine. Derrière sa vitre, Christophe me sourit.

Cette fois, c'est à moi.

Ce serait un roman – j’imagine un roman mais ça pourrait très bien être un thriller ou un film d’aventures comme ceux que j’aimais quand j’étais gamin : un potpourri de *L’Homme de Rio*, *La Mort aux trousses* et *Pas de lauriers pour les tueurs*, un très bon film pas très connu, avec Paul Newman et Edward G. Robinson.

D’habitude, dans mes romans, les personnages principaux sont toujours des médecins, mais là, il n’y en aurait pas. Mais alors, pas du tout¹.

Charly Legrand (ce patronyme est censé suggérer de manière subliminale que le personnage a la carrure et le charme de Cary Grant...) est citoyen canadien, francophile et professeur de littérature française à Victoria, en Colombie-Britannique. Sa spécialité : les supercheries littéraires, les duos d’écrivains, les textes apocryphes, les prête-noms, les nègres... Bref, toutes les situations littéraires dans lesquelles on ne sait pas très bien *qui* a écrit.

Il s’intéresse à la théorie selon laquelle Corneille aurait écrit certaines pièces de Molière mais, comme la plupart des universitaires français, il pense que c’est un canular lancé par l’écrivain Pierre Louÿs au début du xx^e siècle et repris ensuite par une poignée d’illuminés.

Un jour, lors d’un congrès de littérature internationale à Toronto, Charly rencontre une jeune femme venue présenter un livre inédit écrit par son père, lui-même spécialiste de Molière et de Corneille. L’ouvrage est un essai historique solidement étayé d’arguments bibliographiques, historiques, linguistiques et littéraires démontrant que Molière était un grand producteur de spectacles – le Jérôme Savary de Louis XIV, en quelque sorte – mais qu’il n’a jamais écrit une ligne des pièces qu’on lui attribue : il produisait des farces empruntées ou reprises à droite et à gauche, et faisait écrire des auteurs qu’il rémunérerait, à commencer par Corneille².

Intrigué, Charly se lie avec la jeune femme. Elle lui explique que son père n’a trouvé aucun éditeur pour publier son ouvrage, mais qu’il a tout récemment découvert la preuve irréfutable que Corneille est l’auteur des pièces les plus connues et les plus célèbres de Molière, à savoir : *Le Misanthrope*, *Les Précieuses ridicules*, *le Tartuffe*, *L’École des femmes*, etc.

Cette preuve – un échange de correspondance parfaitement clair entre Pierre Corneille et son frère Thomas – vient d’être mis au jour lors d’une vente chez Sotheby’s, à Londres. Son authenticité vient d’être confirmée par un panel d’experts.

Charly est évidemment très surpris, mais avant qu’elle ait pu lui en dire plus, la jeune femme disparaît de l’hôtel où se tenait le congrès. Fasciné par ce que la

jeune femme lui a raconté, Charly prend un congé sans solde et décide de partir à sa recherche. Il s'envole pour la France.

Nous sommes en 2009, année du 350^e anniversaire de la création des *Précieuses ridicules*, première grande pièce représentée montée par Molière à Paris. Une superbe « Maison Molière » – ayant pour vocation d'être à la fois un musée, un théâtre, un centre de documentation et un lieu de congrès – doit être inaugurée par le ministre de la Culture. La cérémonie doit marquer la consécration de Victor-Henri Solal, conseiller du ministre et futur administrateur à vie de la Maison Molière. Celui qu'on surnomme VHS (parce que son seul succès, un livre resté deux semaines sur la liste des best-sellers, remonte au temps du magnétoscope) est un écrivain raté mais un courtisan roué. À force de manœuvres (il a mis dans sa poche les moliéristes les plus momifiés de l'Université), il a édifié sa carrière de conseiller et de pseudo-historien de la littérature autour du héraut prérévolutionnaire du peuple de France. Pour lui, bien sûr, l'hypothèse selon laquelle Molière fut un grand courtisan mais nullement un auteur n'est pas seulement une hérésie, c'est une menace. Conscient de la solidité des arguments historiques amassés par un petit groupe international d'historiens, VHS a fait comprendre au ministre que la démythification de Molière serait non seulement un camouflet pour l'Université française, qui a toujours refusé d'examiner l'œuvre de Molière selon une perspective historique aussi rigoureuse et scrupuleuse que celle qui a permis, en Angleterre, d'examiner la vie et l'œuvre de Shakespeare, mais qu'elle entraînerait une catastrophe économique pour les éditeurs scolaires, dont tous les manuels seraient désormais à refaire.

Charly comprend très vite que la disparition de la jeune femme – mais aussi celle de son père et des preuves qu'il a découvertes – est l'œuvre de VHS et des services secrets français. Commence alors une course-poursuite digne de – non, n'ayons pas peur des mots –, digne du *Da Vinci Code* !

Charly réussira-t-il à sauver la mystérieuse jeune femme des griffes des cruels services secrets hexagonaux et à récupérer la correspondance des frères Corneille avant que VHS et son âme damnée Darko ne les détruisent ? Les intérêts idéologiques et économiques de ceux qui ont édifié la Maison Molière – et tout un pan de la culture française – sur un mensonge triompheront-ils ? La vérité historique finira-t-elle par éclater ?

Vous le saurez (peut-être) en lisant *La Maison Molière*, en vente un de ces jours dans toutes les bonnes librairies...

1. Depuis la rédaction de cette chronique, j'ai écrit un roman (presque) sans médecin, *Le Numéro 7* (Le Cherche-Midi, coll. « NéO », 2007).

2. Un tel livre existe : c'est *L'Affaire Molière* de Denis Boissier, Éd. Jean-Cyrille Godefroy, 2004. D. Boissier a prolongé et complété son travail de recherche avec *L'Affaire Corneille-Molière ou Molière prête-nom de Corneille et Bouffon du Roy*, ouvrage de 800 pages encore scandalement inédit à l'heure où j'écris ceci.

SOME OTHER TIME

À Audrey Niffenegger et Jack Finney
– le Diable les emporte !

Ce serait un roman.

Un roman d'amour et de voyage dans le temps.

Il s'intitulerait... tiens, d'ailleurs, il aurait deux titres : un titre anglais et un titre français. *Some Other Time*, *Une autre fois*.

C'est l'histoire d'un homme, Mark, qui ne se console pas d'avoir perdu la femme de sa vie.

En 1983, il avait vingt-deux ans, il étudiait dans une université américaine et il était amoureux d'une de ses camarades. Leur amour était réciproque, ils s'aimaient vraiment, vraiment beaucoup.

Elle s'appelait Cherie. Ils avaient un copain, Gerry, fasciné par l'informatique balbutiante de l'époque, qui lisait beaucoup de science-fiction.

Les trois amis passaient leur temps à parler du voyage dans le temps et des mystères de la mémoire humaine... Gerry avait d'ailleurs élaboré une théorie selon laquelle un homme pourrait voyager dans le temps en remontant le long de sa propre mémoire.

Pendant cette année qu'ils ont passée ensemble – leur dernière année d'université –, Mark, Cherie et Gerry ont fait beaucoup de théâtre. Ils étaient passionnés de théâtre tous les trois. Cherie, qui était une pianiste extrêmement douée et une très bonne chanteuse, adorait la chanteuse de jazz Blossom Dearie. L'un des disques de celle-ci reprenait des mélodies de Betty Comden & Adolf Green, couple de librettistes américains très populaires des années cinquante¹, dont une très jolie chanson intitulée *Some Other Time*. Cherie avait eu l'idée de prendre toutes les chansons du disque comme autant de fragments d'une même histoire, et de les « monter » en comédie musicale pour leurs camarades étudiants.

Mark, qui écrivait déjà beaucoup, avait écrit le livret et les dialogues ; Gerry avait conçu les décors, l'éclairage, les effets spéciaux, grâce aux gadgets informatiques qu'il passait alors son temps à bricoler dans son sous-sol. Cherie avait dirigé les numéros chantés. Une enseignante qu'ils considéraient comme leur « mère symbolique », Julia, avait assuré la mise en scène.

Mais ce qui ressemble à une belle histoire toute simple s'était terminé en tragédie. À la fin de leurs quatre années de *college*, ces trois jeunes gens allaient quitter l'université et poursuivre leur voie chacun de leur côté. Mark avait décidé de devenir médecin, Gerry de faire de l'informatique, bien entendu, mais Cherie n'était pas très sûre de vouloir continuer à faire des études, elle avait envie d'aller tenter sa chance à Broadway.

Le soir de la dernière de *Some Other Time*, qui avait rencontré un franc succès parmi les étudiants, après la représentation, Cherie avait été abordée par un dénicheur de talents qui lui proposait de partir à Hollywood, où, dit-il, elle pourrait entreprendre une carrière de pianiste-chanteuse.

Mark et Cherie avaient beau être amoureux, ils n'avaient jamais passé la nuit ensemble. Le soir qui a suivi la dernière représentation, Cherie a annoncé à Mark son désir de partir à Hollywood, et elle s'attendait à ce que Mark lui dise : « Reste. »

Mais Mark ne l'a pas retenue. Il pensait qu'il n'avait pas le droit de l'empêcher de tenter sa chance. Il savait qu'il allait faire des études longues, il ne voulait pas qu'elle soit dépendante de lui. Et il lui avait dit : « Saisis ta chance et vas-y. » Et Cherie s'en était allée, le cœur brisé, sans savoir qu'il avait le cœur brisé lui aussi.

Le lendemain, Mark avait appris que Cherie était morte dans l'incendie du théâtre universitaire. Nul ne savait ce qui s'était passé, nul ne savait pourquoi elle se trouvait là, ni pourquoi elle était morte.

Vingt-deux ans plus tard, médecin et écrivain, toujours célibataire, Mark retourne dans la ville où il a fait ses études. Il y retrouve son copain Gerry, devenu un magnat de l'informatique, qui l'invite à visiter son laboratoire privé, installé, comme pendant leur jeunesse, dans son sous-sol. Devenu richissime grâce à ses programmes informatiques, Gerry a continué à travailler sur sa théorie de voyage dans le temps. Il a découvert qu'on peut effectivement se déplacer dans le passé, le long de sa propre mémoire. Et il vient de mettre au point une machine qui permet de tels voyages. La machine est expérimentale, bien sûr, mais il l'a testée sur lui, et elle fonctionne. Il propose à Mark de retourner vingt-deux ans en arrière, le soir où Cherie est morte.

Mark va-t-il réussir à retourner dans le passé ?

Va-t-il réussir à sauver la femme qu'il aimait ?

Ou bien le passé doit-il rester immuable, sous peine de bouleverser le présent ?

1. Ils sont en particulier les auteurs de la comédie musicale *On the Town* (*Un jour à New York*), sur une musique de Leonard Bernstein.

LE GARÇON QUI VOYAIT TOUT

À John Lantos

J'aime beaucoup les séries télévisées. Qu'est-ce que ça raconte, une série télévisée ? En général, les séries contemporaines installent un groupe d'individus en situation, et les suivent pendant des semaines et des semaines. Il peut s'agir d'une famille, d'un groupe professionnel ou, comme dans une très bonne série récente de Steven Bochco intitulée *Over There*, un groupe de soldats américains envoyés en Irak...

L'une des séries qui m'ont le plus impressionné récemment s'intitule *Everwood*. Le personnage principal émigre avec ses deux enfants de New York, où il est un neurochirurgien réputé, vers un patelin paumé du Colorado, nommé Everwood. Là, il devient médecin de famille, et la série nous fait entrer dans sa vie et celle de tous les personnages qui gravitent autour de lui.

Comme *Everwood*, toute bonne série télé décrit un microcosme. Et, contrairement au cinéma, et plus encore que dans un roman, le spectateur voit ce microcosme évoluer et la narration s'enrichir de semaine en semaine, parfois pendant des années...

Il y a quelques jours, je me trouvais au Canada, invité à un congrès de soins palliatifs pédiatriques, où il n'était question que d'enfants souvent très malades, parfois mourants. Et je me suis rendu compte que les séries médicales qui parlent d'enfants, il n'y en a pas.

L'explication est toute simple : c'est très compliqué de faire jouer les enfants. D'abord, il faut trouver des jeunes acteurs de qualité, capables de travailler pendant des semaines, ce qui n'est pas de la tarte. Ensuite il y a les problèmes juridiques soulevés par le fait d'employer des enfants tant d'heures par jour, etc. D'ailleurs, dans les séries américaines, quand on met en scène de très jeunes enfants, on embauche des jumeaux, que l'on fait travailler en alternance...

Il serait très difficile de produire une série médicale centrée sur les enfants. Cependant, pendant que j'assistais à ce congrès où tout le monde parlait d'enfants malades, je me suis dit que ce serait passionnant de mettre en scène un hôpital pédiatrique, un microcosme dans lequel – vous allez voir à quel point c'est ironique – on suivrait des personnes de leur naissance à leur mort, à ceci près que certains personnages mourraient dans l'enfance, évidemment, avant d'avoir atteint l'âge adulte. Dans cet hôpital, il y aurait une maternité, où l'on procéderait à d'extraordinaires interventions de chirurgie prénatale, par exemple, qui soulèveraient moult problèmes éthiques... « Intervenir sur un fœtus *in utero*, est-ce de l'eugénisme ? » Enfin, vous voyez le genre...

Dans cet hôpital, il y aurait une section dans laquelle les fœtus trop malformés pour pouvoir survivre, et dont on déclenche prématurément la

naissance, sont accueillis à leur naissance, entourés, réchauffés, reçoivent de la morphine pour qu'ils ne souffrent pas, et sont veillés pendant qu'ils s'éteignent doucement...

Il y aurait aussi une section des enfants-cassés-de-partout après avoir fait du ski, des acrobaties ou je ne sais quoi, et qui subissent des chirurgies lourdes et n'arrêtent pas d'invectiver les chirurgiens en leur disant : « Faut que tu me rendes mes jambes, parce que tu comprends, j'ai ma compète de planche à roulettes la semaine prochaine ! »

Dans cet hôpital pour enfants, l'histoire tournerait autour d'un garçon, âgé de treize ou quatorze ans, qui souffre d'une maladie génétique très rare – il ne fabrique pas d'anticorps, il ne se défend pas contre les infections – et qu'on a enfermé, pour le protéger, dans une pièce stérile, où l'on n'entre qu'avec des blouses et des combinaisons stériles, un masque et des gants.

Dans cette prison qui le protège, l'enfant a tout ce qu'il veut. Une télé, bien sûr, mais aussi – et ça l'intéresse beaucoup plus, évidemment – un ordinateur branché sur le réseau de l'hôpital.

Depuis treize ou quatorze ans qu'il vit là, le garçon a eu le temps d'apprendre l'informatique et de se déplacer sans difficulté dans le réseau intérieur de l'hôpital après s'être lié à ses techniciens. De son ordinateur, il a accès à tous les fichiers de l'hôpital, et à toutes ses caméras.

Aujourd'hui, on place des caméras partout. Dans ma série, les caméras de l'hôpital racontent l'histoire de ceux qui y vivent. Et dans chaque épisode, cette histoire, ces histoires, seraient racontées ou réinventées par cet adolescent. Car il voit les gens vivre, il surprend leurs gestes et leurs déplacements, mais ne les entend pas parler. Et il doit deviner, ou imaginer, ce qu'ils disent.

Un jour, le garçon voit arriver dans la chambre voisine une malade qui lui ressemble. C'est une adolescente dans la même situation que lui : elle ne peut pas sortir de sa pièce, de sa chambre, sous peine d'être infectée elle aussi par des microbes contre lesquels elle ne peut pas se défendre, et qui pourraient la tuer. Comme les deux chambres stériles sont voisines, les deux adolescents demandent qu'on leur permette de se rencontrer...

Et alors, me direz-vous ? Que se passe-t-il ensuite ?

À vrai dire, je ne sais pas. Pour le savoir, il faudrait l'écrire, cette série télévisée. Mais comme je vous l'ai dit... D'abord, les séries télévisées avec des enfants, c'est compliqué à produire. Ensuite, quand on voit l'état de la production des séries télévisées en France, aujourd'hui...

Oui, moi aussi, je trouve ça frustrant.

J'ai un faible pour les histoires de mondes parallèles et de failles dans le continuum spatio-temporel...

Marcel Gotlib représente ça de façon très drôle dans un épisode de la *Rubrique-à-brac* : quand Schppprunnntz entre chez lui, son canari n'est pas à la même place que d'habitude, la fenêtre porte un rideau qu'elle ne devrait pas porter, son frigidaire est rose au lieu d'être mauve... Et il se dit : « J'ai dû passer par une faille du continuum spatio-temporel. » Et puis Mme Michurppplltzz apparaît et le fout dehors à grands coups de pied quelque part car, en réalité, Schppprunnntz s'est tout bonnement trompé d'étage.

J'adore les histoires dans lesquelles les personnages voient la réalité remise en question. J'en ai lu beaucoup qui malgré leur simplicité apparente étaient extraordinairement efficaces. Je me souviens en particulier d'une nouvelle de Clifford Simak¹, dans laquelle un journaliste se rend compte que sa machine à écrire se met à lui parler, ensuite c'est le grille-pain qui l'agresse, puis c'est le bouton de porte qui ne veut plus tourner, etc.

Et d'ailleurs, lorsque j'étais adolescent...

Tenez ! Je vais vous raconter une histoire que j'ai commencé à imaginer quand j'étais adolescent mais que je n'ai jamais écrite... Enfin, ce que je vais vous raconter, je le réimagine, car je n'ai plus l'histoire sous la main.

C'est l'histoire d'un type qui se dispute avec sa femme. Ça ne lui est jamais arrivé de toute leur vie commune, et il est vraiment très très malheureux de s'être disputé ainsi avec elle – pour une connerie, en plus...

Alors, pour se détendre, il va griller une cigarette dans le jardin, ce qu'il ne fait jamais non plus. C'est la première fois qu'il grille une cigarette pour se détendre, car il ne fume pas. Mais ce jour-là, il ne sait pas ce qui lui passe par la tête, il allume une cigarette et sort pour fumer. Il ne trouve pas ça désagréable, d'ailleurs. Quand il rentre dans la maison, sa femme a l'air tout aussi navrée que lui de cette dispute, elle lui fait des mamours, elle l'embrasse, elle l'appelle *Chouchou*.

Or, sa femme ne l'a *jamais* appelé « Chouchou ». Il ne lui serait jamais venu à l'idée de l'appeler « Chouchou ». Et il demande : « Mais qu'est-ce qui te prend de m'appeler comme ça ?? »

Et elle : « Mais je t'aime, Chouchou, tu as toujours été mon chouchou... »

Et il se dit : « Qu'est-ce qui se passe ? Elle perd les pédales, ou quoi ? »

Évidemment, tout ça ne contribue pas à le calmer. Alors, pour se détendre il entre dans le salon pour écouter un disque – je vous rappelle que j'ai inventé ça

quand j'étais adolescent, à l'époque ce qu'on appelait « un disque » c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un « vinyle », un grand truc rond, noir, à deux faces mesurant trente centimètres de diamètre –, et donc, son disque préféré, en l'occurrence *Rhapsody in Blue* de George Gershwin. Il le pose sur le plateau, met le tourne-disques en marche et soudain, il lit sur la pochette que « Gershwin » ne prend pas d'y. Alors que dans son esprit, le nom du compositeur s'est toujours écrit *Gershwyn*.

À ce moment-là, il commence à sentir la sueur lui recouvrir le corps, car manifestement il se passe quelque chose. L'univers dans lequel il se trouve n'est plus le même. Cet univers a changé entre le moment où il est sorti griller cette cigarette et le moment où il est rentré chez lui. Comme il est extrêmement angoissé, il va se coucher. Et bien sûr, pendant la nuit, il fait des rêves très bizarres, dans lesquels sa femme l'appelle Chouchou.

Le lendemain, quand il se lève, il regarde sa femme du coin de l'œil. Elle a l'air normal, il regarde dans la rue, tout a l'air normal, mais quand il sort de chez lui, il trouve sur le trottoir son quotidien qui en principe s'appelle le *Daily Globe* et qui à présent s'appelle le *Daily Mail*.

Il va au boulot – il est médecin – et quand il arrive à l'hôpital, sa secrétaire a bien la même tête que d'habitude. Seulement quand il lui dit : « Bonjour Gladys », elle le regarde de travers et répond : « Mais Docteur, je m'appelle Lucy ! »

Et il se dit : « Je suis en train de perdre la boule. » Car les noms des gens et de tous les objets qui l'entourent ont complètement changé ou bien ne s'écrivent plus du tout comme il se le rappelle. Le voici dans un monde qui ressemble en tout point à celui qu'il vient de quitter, mais dans lequel *rien ne porte le nom qu'il connaît*. Tout le propos de l'histoire est évidemment : quelle perception avons-nous du monde ? Qu'est-ce que le monde, et ce monde ne se définit-il pas pour nous par la manière que nous avons de le nommer ?

Évidemment, il y a une chute à cette nouvelle, comme dans les nouvelles anglo-saxonnes – le plus souvent de SF ou policières – que je lisais à l'époque.

Je ne me rappelle plus la chute que j'avais inventée, je ne me rappelle même pas si j'en avais une, ou si je n'avais alors écrit que le début de la nouvelle, sans jamais la terminer. Mais avec le recul, je vois bien qu'il y a plusieurs chutes possibles à cette histoire, plusieurs explications plausibles à l'expérience bizarre qu'il est en train de vivre.

À l'heure où j'écris ceci, j'ai trois ou quatre idées. Mais bon, je vais attendre un peu avant de vous les livrer.

1. Au cours de l'enregistrement, j'ai parlé de Robert Sheckley, mais il s'agit bien d'une nouvelle de Clifford Simak intitulée *Skirmish* (*Escarmouche*).

À Antonie, Vibeke, Paul, Jean-Paul et Thierry

Ce serait une série – ou, plus précisément, une *dramédie* – française.

Un mot d'explication : à la télévision américaine, le terme de *dramedy* désigne une comédie plutôt dramatique et réaliste, mais contenant *beaucoup* d'éléments comiques, souvent grinçants. Évidemment, pour écrire une dramédie typiquement française, il faudrait recourir à des éléments typiquement français, un cadre, des personnages, des situations qu'on ne trouverait nulle part ailleurs.

Après y avoir beaucoup réfléchi, je me suis dit que ce qui est typiquement français et ne pourrait être situé nulle part ailleurs, ce serait une comédie qui se déroule à Paris, dans une maison d'édition du VI^e arrondissement. Cette maison, appelons-la L.U.X. – ce sont les initiales du patron, Luc Xénophon. Les éditions L.U.X. sont une toute petite structure, où ne travaillent que quatre ou cinq personnes.

Luc a cinquante-cinq ans, environ. « Petit éditeur » par la taille, il est cependant réputé publier de la littérature exigeante, comme le font – je prends des exemples au hasard – les Éditions de Minuit ou, mettons, P.O.L.

Tout le monde reconnaît ses livres à leur couverture entièrement noire, arborant un titre et le nom de l'auteur en lettres blanches. Luc Xénophon travaille main dans la main avec Jean-Luc Cohen, son bras droit, son frère, son ami. Et la série raconterait la vie quotidienne de Luc, de Jean-Luc et des deux ou trois autres personnes qui bossent dans cette petite maison au sein du microcosme que constitue le monde éditorial et littéraire germano-pratin.

Il passe beaucoup de monde dans une maison d'édition, même quand elle est toute petite. D'abord les écrivains, et même des écrivains célèbres, car L.U.X. a publié un ou deux *best-sellers* par le passé. Et si les livres suivants des écrivains en question ne se sont pas du tout vendus, Luc et Jean-Luc encouragent sans relâche leurs auteurs à écrire d'autres livres, en les assurant que ça va marcher. Ça ne marche jamais, mais les deux hommes sont là pour les consoler, les encourager, leur dire *Continuez, continuez...* Et ils le disent même à ceux de leurs auteurs qui ont quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq ans, et qui espèrent encore publier un dernier ou un premier best-seller avant de mourir...

Il y a aussi, bien sûr, les jeunes qui débudent, encore tout timides, et que Luc et Jean-Luc accueillent avec leur manuscrit, et qu'ils refusent bien sûr quand leur manuscrit est très mauvais, mais toujours en leur disant quelque chose de gentil, de positif sur ce qu'ils ont écrit, en les encourageant à en écrire un autre et à le leur envoyer de nouveau. Car Luc et Jean-Luc aiment les livres, ils

aiment les écrivains, ils aiment accompagner les écrivains dans leur vie, ils aiment les écouter, leur servir de confidents et les encourager à écrire, même quand leurs livres sont très mauvais.

*

Vous le savez peut-être, mais le premier épisode d'une série présente très souvent les personnages principaux, leurs enjeux et le cadre de l'action – en l'occurrence, la maison d'édition – à travers les yeux d'un novice, d'un candide, qui débarque dans ce petit monde. C'est ce personnage qui pose les questions que le spectateur se pose, quand il ne comprend pas ce qui se passe.

Ici, le novice serait Sarah, une stagiaire de vingt-trois ans, encore jeune mais très vive d'esprit, qui aime beaucoup la littérature, et qui rêve depuis toujours de travailler dans une maison d'édition comme – je prends des exemples au hasard – P.O.L ou les Éditions de Minuit. Ces deux maisons-là sont des maisons très fermées, n'y rentre pas qui veut – même pour un stage –, et Sarah n'est pas fâchée d'avoir trouvé un stage – absolument pas rémunéré – entre les murs étroits des éditions L.U. X, maison qui ressemble le plus à ses modèles.

Dès son arrivée, Sarah est fascinée et – bien entendu – tombe raide dingue amoureuse de Luc Xénophon, qui n'est pas seulement un éditeur de très grande qualité et un homme d'une belle tenue, mais aussi un type très très très gentil, doté d'un charme fou, et qui, au moment où la série commence (je sais, c'est bien pratique mais vu que c'est moi qui l'invente, je ne vais pas me gêner), n'a pas de femme dans sa vie.

Car Luc n'a pas le temps de penser à la gaudriole : il a une maison à diriger – les temps sont durs, l'édition ne va pas très bien, les lecteurs ne lisent plus, ils préfèrent regarder la télé réalité – et il vient d'apprendre qu'Armand Sabayon, celui des écrivains maison qui rapporte le plus de sous, et qui a défrayé la chronique l'année précédente avec un livre dont les ventes ont laissé sur place tous les prix littéraires de la rentrée, vient de se faire débaucher par la plus grosse pieuvre de l'édition, WOLibris – un conglomérat de presse deux fois plus gros que (mettons) Hachette, si vous voyez ce que je veux dire. Assez lâchement, Sabayon vient d'envoyer à Luc Xénophon un courrier lui annonçant qu'il ne publiera plus chez lui, car WOLibris lui a offert, pour son prochain roman, un à-valoir absolument colossal que, bien entendu, L.U.X ne peut pas lui offrir.

Luc est évidemment très abattu, mais il fait bonne figure, pour ne pas désespérer son équipe et les autres écrivains de la maison. Le jour de l'arrivée de Sarah, il accueille la jeune femme avec beaucoup de gentillesse et continue, comme si de rien n'était, à recevoir les jeunes écrivains dont les romans l'intéressent, tandis que dans le bureau voisin, son bras droit, son frère, son ami Jean-Luc est pendu au téléphone avec un écrivain maison très obsessionnel, très angoissé, très paranoïaque, qui ne peut progresser dans l'écriture de ses manuscrits que si Luc ou Jean-Luc l'appelle chaque matin pour parler politique, sans jamais lui demander, évidemment, où en est son livre en

cours...

Après que Jean-Luc a passé vingt minutes à lui parler de la politique de la France contemporaine, « T'as vu ce que Sarko a fait ? T'as vu ce que Bush a dit ? », l'écrivain interrompt Jean-Luc brusquement : « Tu sais, j'ai écrit trois pages hier, mais je suis sûr que ce sont les trois meilleures pages que j'aie jamais écrites de ma vie. » Et Jean Luc lui répond : « J'en suis très heureux, mais tu sais... prends ton temps, hein ? Surtout ne te presse pas... » et il le rassure, sans lui dire bien sûr qu'il se ronge les sangs et se demande s'il va finir par le leur donner un de ces jours, ce foutu bouquin que tout le monde attend de lui depuis dix ans...

Le jour où Sarah débarque, Luc Xénophon doit recevoir un chroniqueur très parisien, Victor Henri Sléard – qu'on surnomme VHS parce que sa brève période de succès public remonte au temps du magnétoscope...¹ – pour lui parler du manuscrit que Sléard lui a envoyé, mais que Luc ne publiera pas, car il ne publie jamais les manuscrits des journalistes. En aparté, Luc explique d'ailleurs à Sarah qu'il lui serait très facile de publier des manuscrits de journalistes, il aurait ainsi beaucoup de presse car les journalistes parisiens ne cessent de se renvoyer l'ascenseur en publiant des critiques dithyrambiques sur leurs confrères en échange d'une autre critique dithyrambique, passée ou à venir. Mais le patron des éditions L.U.X ne veut publier que les livres qu'il aime, les livres qu'il a envie de défendre, les livres qu'il aurait aimé avoir écrits.

Après le déjeuner, Luc Xénophon emmène Sarah rendre visite, dans un vieil immeuble parisien, à une vieille dame qui, trente ou quarante ans auparavant, a été un écrivain très connu et avec qui ils prennent le thé. Ils passent une heure et demie à prendre le thé et à bavarder de tout et de rien avec la vieille dame. Sarah est très très émue, très impressionnée, car cette vieille dame, qui se prénomme Marguerite ou Gabrielle, a rencontré, dans l'immédiat après-guerre, un succès équivalent à celui d'une Colette ou d'une Duras...

Quand ils la quittent, Luc explique à Sarah que Marguerite/Gabrielle – qui par le passé a gagné une fortune avec ses livres et qui, comme elle vit seule, ne dépense pas un sou – s'est un jour prise d'amitié pour Luc, chez qui elle a publié un minuscule recueil de poèmes. Depuis, elle subventionne généreusement la maison qui, publiant des auteurs le plus souvent confidentiels, est bien entendu toujours en déficit. En échange, et de manière absolument tacite, tous les jeudis après-midi, l'un des membres de la maison d'édition va prendre le thé avec Marguerite/Gabrielle pour lui raconter les potins du petit monde littéraire germano-pratin. Et Luc explique à Sarah : « Comme vous allez travailler avec nous pendant plusieurs mois, de temps en temps nous vous demanderons d'aller prendre le thé avec elle, c'est la raison pour laquelle je vous ai emmenée aujourd'hui. Pour vous présenter. » Évidemment, Sarah est bouleversée par la confiance que Luc lui accorde, d'emblée, et par la perspective de se retrouver périodiquement en tête à tête avec Gabrielle/Marguerite, dont elle a n'a lu aucun livre, mais qui lui apparaît comme un modèle... celui de la femme qu'elle voudrait être et des écrivains

qu'elle voudrait publier un jour.

Alors qu'ils sortent de l'immeuble, Luc reçoit un coup de téléphone sur son portable. C'est l'imprimeur, il n'a pas reçu le papier spécial qui sert à faire les couvertures noires très particulières des livres L.U.X. Le retard sera d'au moins dix jours avant que les livres ne soient prêts. C'est une catastrophe, car on est en pleine préparation de la rentrée de janvier, ce qui veut dire que les livres ne seront pas en librairie et ce sera dramatique pour la maison... Que faire ? Une seule solution : récupérer un stock de papier similaire sur lequel la pieuvre WOLibris a mis récemment la main pour mettre en péril la petite mais prestigieuse maison L.U.X. (Là, dans le courant du premier épisode, je vois bien une scène de bravoure comme on en voit dans *Urgences* quand les ambulances amènent une quarantaine d'adolescents de retour d'un match de football américain et cassés de partout après que leur bus a dérapé sur le verglas... Vous voyez ? Je sais pas encore très bien comment je pourrais écrire une scène aussi spectaculaire, je pense qu'il faudrait que j'aille faire un stage dans une imprimerie avant de l'écrire, pour que ça ait l'air à la fois dramatique et plausible... Mais enfin ça pourrait prendre la forme d'une course-poursuite après trois camions de papier entre Paris et Rungis avec Luc, Jean-Luc, l'imprimeur et leur ennemi juré, maléfique directeur littéraire de WOLibris, se battant pour obtenir le marché dans un époustouflant montage en split-screen à la *24 heures chrono*...)

Le soir même (on est toujours dans le premier épisode, n'est-ce pas...) a lieu l'émission littéraire la plus importante de la télévision française. Sa présentatrice/productrice, une sorte d'Oprah Winfrey antillaise qui se fait appeler Estelle de Montonnerre mais dont le vrai nom est Léontine Basileu, est une lesbienne nymphomane qui ne reçoit que des femmes écrivains, et qui tente après chaque émission hebdomadaire de ramener chez elle la jeune et jolie écrivain-vedette qu'elle a mise en valeur sur le plateau.

Luc et Jean-Luc se rendent dans les studios pour accompagner Lucianne, jeune écrivaine toute frêle et toute mignonne qu'ils viennent de publier, qui remporte déjà un petit succès public, et dont le passage à l'émission pourrait être déterminant. Mais ils y vont pour la protéger, parce qu'évidemment, ils ne tiennent pas du tout à ce qu'Estelle fasse du gringue à la petite Lucianne et l'abîme. Comme ils connaissent bien le milieu littéraro-journalistique, les deux compères ont habilement manœuvré pour faire inviter le même soir une journaliste politique carnassière de premier plan, aussi amoureuse d'Estelle qu'Estelle est amoureuse du pouvoir, afin de détourner son attention et de ramener la petite Lucianne chez elle sans encombre.

Quand il rentre chez lui, au milieu de la nuit, Luc est crevé, et un peu éméché. Il s'écroule lourdement sur son lit dans son appartement très bien tenu, trop bien tenu, son appartement d'éditeur célibataire et solitaire qui n'a pas le temps d'avoir une vie à lui. Au milieu de la nuit, son portable sonne. C'est un autre des écrivains L.U. X, Jérónimo Block, un réfugié politique sud-américain, qui d'une voix très affolée (et avec un fort accent espagnol) lui dit :

– Louke, Louke, c'est ouné catastrrrophe, ma femme est révénuée...
Et Luc, pas tout à fait réveillé, répond :
– Votre femme... Votre femme, Jérónimo ? Vous ne l'aviez pas perdue, elle n'était pas partie, votre femme ! Je l'ai vue cet après-midi, elle est passée chez L.U.X avec le bébé...
– Non non non, yé né té parle pas dé Yulie, yé té parle dé Léannndra !
– Léannndra ? Qui est Léannndra ? demande Luc en écarquillant les yeux.
– Léannndra, c'est ma première femme, tou sais, quand yétais dissident et que yétais poursuivi par les Brigadés Noirres. Yé pensais qué Léannndra avait été assassinée, et en rréalité elle était prisonnière dans oun camp, et pouis elle a été violée et maltraitée mais elle a réoussi à s'évader et au bout de trois ans dé galèrrre elle a fini par sé retrouver au Canada, et elle vient de m'appéler, elle arrive par l'avion de 6 h 30 demain matin. Comment yé vais loui expliquer que yé vis avec Yulie maintenant et qué yé loui ai fait un bébé ?...

Luc regarde l'heure, il est 4 heures du matin, et il soupire en aparté : « Bon, eh ben encore une bonne journée en perspective... », il s'assied sur son lit et il se met à rassurer Jérónimo...

Voilà, tout ça pourrait être l'ébauche du synopsis du scénario du premier épisode d'une hypothétique dramédie *typiquement* française, qui en toute bonne logique pourrait s'intituler *Comme dans un roman*.

1. Oui, je sais que j'ai déjà utilisé cette blague, mais je ne me lasse pas de la replacer chaque fois que j'ai besoin d'un personnage de pseudo-écrivain arriviste...

SACHS EN SCÈNE

À Cathy, Pascal et Olivier

Ça pourrait s'intituler *Sachs en scène*, mais le titre est déjà pris¹. J'ai toujours aimé les comédies musicales, et il y a quelques années, chez deux de mes amis les plus chers, j'ai rencontré une Américaine, pianiste, chef d'orchestre et arrangeuse de son état, qui travaille avec des orchestres et des troupes à Broadway.

Elle avait apporté avec elle des partitions de comédies musicales. Comme j'adore ça – j'en ai vu beaucoup, j'ai même tenu l'un des rôles principaux de *South Pacific*, de Rodgers et Hammerstein, dans la production du lycée américain où j'ai passé l'année 1972-1973 – elle s'est installée au piano et on s'est mis à chanter *Oklahoma*, *West Side Story*, *Cabaret*...

Au bout d'un moment, elle me demande ce que je fais dans la vie, je lui explique que je suis romancier, que j'ai publié naguère un roman à succès, *La Maladie de Sachs*, et je le lui raconte : c'est la chronique d'un médecin de campagne, Bruno Sachs, décrit par ses patients, qui racontent chacun leur histoire personnelle ou familiale en s'adressant symboliquement à lui. Et là-dessus, elle me dit : *Mais ça pourrait faire une excellente comédie musicale, ça !*

Et moi : Ah bon ?

Et elle : Oui, tu me décris un roman polyphonique, dans lequel les patients défilent dans la salle d'attente. J'entends déjà le chœur des patients dans la salle d'attente...

Et voilà que je me mets à inventer des paroles...

*L'attente, l'attente...
Qu'elle est longue l'attente
Pour déverser ses mots
Pour soulager ses maux
Se remettre debout
Repartir au boulot...*

Et puis, sur ces paroles, à imaginer une scénographie à la *Stomp*, dans laquelle les comédiens scandent leurs plaintes en tapant des pieds ou en bougeant les chaises, sur fond de cris de bébés...

Lorsque le médecin, Bruno Sachs, fait ses visites à pied, dans le village, on pourrait voir – un peu comme dans *Les Demoiselles de Rochefort* – le ballet des passants qui traversent la rue et croisent le médecin, et qui boitent, et qui se

tiennent la tête, et qui se massent l'épaule, et qui ont mal par-ci, et qui ont mal par-là. Et, au bord du trottoir, un duo de vieilles dames (qu'on reverrait périodiquement tout au long de la pièce) comparant leurs doléances :

- J'ai vu vot'fille, mais qu'est-ce qu'elle a ?*
- Ah, ma pauv'fille, elle a mal là... Mais votre mari, il a mal où ?*
- Oh, mon mari, là mal partout !*

Évidemment, il y aurait des monologues tristes, des soliloques gais, par exemple celui de Bruno Sachs, qui vitupère mentalement contre ses patients quand ils viennent lui raconter des horreurs.

Et pendant qu'ils lui parlent, il leur murmure :

Mm-hh
Je comprends
Mm-hh
Je vois bien
Mm-hh
Vous souffrez
Mm-hh
Je vous plains...

Tandis qu'en aparté, il chante à tue-tête :

Ah, comme j'en ai marre,
Je suis fatigué,
De leurs jérémiades
De leurs simagrées...

Il pourrait y avoir aussi des duos de haine... Dans mon roman, plusieurs chapitres concernent une histoire de famille racontée tantôt par Annie, une adolescente qui déteste sa mère trop gluante, tantôt par la mère, Blanche. Et le monologue de celle-ci pourrait être quelque chose comme :

Tu es ma chair, tu es mon sang
Je t'ai portée, tu es à moi,
Ma fille, jusqu'à dix-huit ans
J'ai tous, oui tous les droits sur toi...

Tandis qu'Annie, en son for intérieur et de l'autre côté de la scène, crierait :

Ah ma mère, si je pouvais
Je t'arracherais la langue
Je te pousserais sur la rampe
Je te jetterais dans l'escalier

Il y aurait évidemment le chant d'amour de Bruno Sachs, qui éprouve des

sentiments pour une patiente qu'il a avortée.

*Je suis son médecin nom de Dieu !
J'ai bien le droit de la toucher
Mais je ne peux pas lui avouer
Que je suis tombé amoureux !*

Tandis que Pauline, la patiente, chanterait de son côté :

*Il est beau et doux
Pourquoi n'est-il pas marié ?
Je ne veux plus le croiser
Dans cet hôpital glacé*

Il y aurait des passages extrêmement tristes, comme le triste chant d'amour de M. Deshoulières, ce vieux monsieur dont la femme est en train de mourir. Et d'autres qui seraient purement comiques, comme la chanson du type qui se plaint que sa femme

*veut faire l'amour
dix fois par jour,
à la longue, j'ai mal à la queue,
Donnez moi une pommade, Docteur
une crème anesthésique,
pour la refroidir un peu...*

Bon, je vous accorde qu'il faudrait que je retravaille un peu les *lyrics*, mais il s'agit seulement d'un premier jet... Ou plutôt, comme le lecteur pourra le constater en écoutant la version sonore, c'est le deuxième... Car à la vérité, j'avais oublié ce délire autour de *La Maladie de Sachs* version chantée jusqu'au jour où, à court d'idées pour mes chroniques d'Arte Radio, il m'est revenu à l'esprit. C'est alors, seulement, que je me suis mis à écrire ces fragments de livret pour une comédie musicale qui ne verra jamais le jour... Le jour de la chronique, j'avais tout de même écrit ce couplet d'une chanson dans laquelle les patients de Bruno Sachs décrivaient leur médecin.

*Il est pas bien rasé, il est mal fagoté,
Mais il sait écouter, l'docteur Sachs
Il est jamais à l'heure, il finit pas d'bonne heure,
Mais il a un grand cœur, l'docteur Sachs
Il a beau être grand, il est pas effrayant,
Il aime bien les enfants, l'docteur Sachs
Nouveau-né ou mourant, on est toujours content
D'être un des patients du docteur Sachs !*

Voilà.

Et ça pourrait s'appeler *La Mélodie de Sachs*.

1. C'est celui d'une mise en scène d'extraits de *La Maladie de Sachs* par une troupe de théâtre semi-professionnelle, Les Voyageurs, basée à Arlon (Belgique).

L'ENFANT QUI NE TROUVAIT PAS LE SOMMEIL

À ces salauds de gosses

On m'a demandé à plusieurs reprises d'écrire des contes de Noël, mais je n'aime pas les contes de Noël, qui ne sont lisibles qu'à une seule époque de l'année. J'ai préféré écrire un conte pour toutes les nuits. Ce conte, le voici¹.

*

Il était une fois un petit garçon qui ne trouvait pas le sommeil. Il tournait dans son lit, il regardait son réveil électrique, il voyait les chiffres défiler, et il ne dormait pas. Et il se disait : « Pourquoi est-ce que je ne trouve pas le sommeil ? Où est-ce qu'il est passé ? Il faudrait que je me mette à sa recherche. »

Ce petit garçon avait une panthère noire en peluche. Une panthère couchée, les yeux fermés. Lorsque le petit garçon fermait les yeux, la panthère noire ronronnait et lui parlait.

Cette panthère, je vous le précise tout de suite, ne se comportait pas du tout comme Hobbes, le tigre de *Calvin et Hobbes*, merveilleuse bande dessinée de Bill Watterson². Elle ne se disputait jamais avec le petit garçon de mon histoire, elle ne lui sautait pas dessus quand il rentrait de l'école, elle se contentait simplement de ronronner quand il fermait les yeux et, à travers ces ronrons, elle lui parlait. Comme elle avait toujours les yeux fermés, le petit garçon pensait qu'elle dormait en permanence et qu'elle lui parlait dans son sommeil. Ce soir-là, il lui demande : « Panthère, panthère, pourquoi est-ce que je ne trouve pas le sommeil ? » Et la panthère répond : « Mmmh, il est peut-être caché sous le lit. »

Alors le petit garçon allume la lumière, il se lève et essaie de déplacer son lit pour regarder dessous, mais le lit est trop lourd. Il ôte toutes ses peluches du lit, il défait les draps, il tire le matelas, il pousse le sommier.

Évidemment, tout ça fait beaucoup de bruit, et ça alerte les parents installés bien tranquillement à leur table pour dîner. Les parents montent, ils entrent dans la chambre, et demandent : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Et le petit garçon répond : « J'arrive pas à trouver le sommeil, et ma panthère m'a dit qu'il était peut-être caché sous mon lit. »

Le papa fronce un sourcil et déplace le sommier, et la maman dit à son petit garçon : « Tu vois, il n'est pas sous le lit. Sous ton lit, il n'y a que des moutons. » Et le petit garçon voit plein de petites boules de poussière voler sous le lit.

Les parents refont le lit et le recouchent. Ils lui donnent tout plein de bisous, et ils sortent de la chambre.

Mais le petit garçon, qui se demande pourquoi on appelle ces petites boules de poussière des moutons, ne trouve toujours pas le sommeil. Et il tourne, et il vire, et il ne le trouve toujours pas.

Il pose la tête sur sa panthère, et il l'entend ronronner. « Panthère, panthère, pourquoi est-ce que je ne trouve pas le sommeil ? » Et la panthère répond :

- Mmmmh, peut-être que les monstres l'ont fait fuir.
- Et que faut-il faire, pour faire fuir les monstres ?
- Mmmmmh, dit la panthère, il faut allumer toutes les lumières.

Alors le petit garçon se lève, il allume la lumière de sa chambre, il allume la lumière du couloir, il allume la lumière de l'escalier et descend l'escalier, et il se met à allumer la lumière dans toutes les pièces de la maison. Quand il ouvre la porte de la pièce où ses parents sont assis bien tranquillement pour regarder la télévision, ses parents lui disent :

- Mais qu'est-ce que tu fais là ?
- J'allume les lumières pour chasser les monstres qui ont fait fuir le sommeil.

La maman fronce les sourcils. Le papa prend le petit garçon par la main, il lui fait faire le tour de toute la maison, pour lui montrer qu'il n'y a pas de monstres et il dit : « À présent, on va éteindre toutes les lumières l'une après l'autre, comme ça le sommeil pourra remonter dans ta chambre avant que les monstres ne soient revenus. »

Et ils remontent en éteignant derrière eux toutes les lumières, les unes après les autres. Le papa couche son petit garçon, il lui fait des tas de bisous, et il lui dit : « Je vais fermer la porte derrière moi, juste après avoir éteint la lumière, comme ça les monstres ne pourront pas entrer, et tu finiras par retrouver le sommeil. »

Mais le petit garçon, pensif, lui demande : « Et si un monstre entrait dans ma chambre avant que tu aies fermé la porte, comment est-ce que je le ferais fuir ? »

Le papa réfléchit et sort de la chambre en disant : « J'ai ce qu'il te faut. » Et il lui revient avec une petite lampe de poche. « Tiens. Avec cette petite lampe de poche tu chasseras les monstres si tu les entends. Mais ne la laisse pas allumée en permanence, car si tu l'allumes trop souvent, les monstres vont prendre l'habitude de la lumière, et ils n'auront plus peur... »

Le papa fait un bisou à son petit garçon, et le petit garçon pose la tête contre sa panthère et serre la lampe de poche contre lui. Le papa ferme la porte en sortant.

Mais le petit garçon ne trouve toujours pas le sommeil.

Et comme il a la tête posée sur la panthère et la couette posée sur la tête, il se met à avoir très très chaud. Il demande à sa panthère qui ronronne : « Panthère, panthère, pourquoi est-ce que je ne trouve pas le sommeil ? »

Et la panthère lui répond : « Mmmmmmh, c'est peut-être parce que tu as

trop chaud. Regarde, tu es trempé de sueur, et le sommeil a peut-être trop chaud lui aussi, il faudrait lui donner à boire... »

Alors le petit garçon se lève. Il sort de la chambre et allume la lumière du couloir, il descend l'escalier, il entre dans la cuisine pour se servir un verre d'eau, mais il est trop petit pour ouvrir le frigo. Il remonte l'escalier et s'approche de la chambre de ses parents, il pose l'oreille sur la porte et à travers la porte il entend des murmures, des soupirs, des bruits bizarres qu'il n'a jamais entendus, et des rires aussi...

Et il se dit : « Bon, je ne risque pas de les réveiller puisqu'ils ne dorment pas, ils bavardent, peut-être qu'ils ont perdu le sommeil eux aussi, et qu'ils font quelque chose pour le trouver, comme moi lorsque je déménageais mon lit tout à l'heure. » Et il entre dans la chambre. En entendant la porte s'ouvrir, les parents sursautent, et dans la lumière du couloir le petit garçon voit que sa maman est toute rouge, que son papa fronce le sourcil beaucoup, plus qu'avant encore, comme s'il était sur le point de le gronder. Mais la maman met une main sur le bras du papa, elle tend l'autre vers son petit garçon et dit : « Qu'est-ce que tu veux, mon chéri ? »

Le petit garçon répond :

– J'avais chaud, j'avais soif, je ne trouvais pas le sommeil, et je me suis dit que le sommeil avait peut-être soif lui aussi alors j'ai voulu aller nous verser un verre d'eau, à lui et à moi, mais je suis trop petit pour ouvrir le frigo.

– Retourne te coucher, dit la maman. Je t'apporte un verre d'eau.

Le petit garçon retourne se coucher, et pendant que sa maman va lui chercher un verre d'eau, il se dit : « Maman et Papa devaient avoir très chaud eux aussi, ils avaient enlevé leurs pyjamas... »

La maman revient avec un verre d'eau, qu'elle pose sur la table de nuit.

– C'est un grand verre. Tu peux en boire la moitié, et laisser l'autre moitié pour que le sommeil, s'il a chaud, puisse boire, lui aussi...

Le petit garçon boit une gorgée d'eau, il se recouche, il pose sa tête sur sa panthère, il serre sa lampe de poche tout contre lui.

Mais il ne trouve toujours pas le sommeil.

Alors il demande à la panthère : « Panthère, panthère, pourquoi est-ce que je ne trouve pas le sommeil ? » Et la panthère ronronne et lui répond :

– Mmmmmmmhh, peut être que c'est lui qui te trouve pas !

– Comment ça, *c'est lui qui ne me trouve pas* ?

– Mmmmmmmmmh, fait la panthère (qui en a un peu marre, à la fin), je crois avoir entendu dire que le sommeil ne trouve pas les enfants qui ont les yeux ouverts.

– Pourquoi ça ?

– Si tu gardes les yeux ouverts, le sommeil pense que tu ne dors pas. Alors, il passe en coup de vent, sans te remarquer : tu ne l'intéresses pas.

– Mais que dois-je faire ?

– Eh bien, fais comme moi. Ferme les yeux, et pense aux moutons sous ton

lit. Et le sommeil te trouvera.

Et depuis, tous les soirs, le petit garçon se couche avec sa panthère, avec sa petite lampe de poche, avec son petit verre d'eau bu à moitié, il pose la tête contre la panthère, il ferme les yeux et par la pensée il rejoint les moutons dans le pré, sous son lit.

Et tandis qu'il regarde sauter les moutons, dans le pré, sous son lit, le sommeil le trouve.

1. Une version adaptée au jeune public a été publiée fin 2007 par Gauthier-Languereau dans un album illustré par Élise Mansot.

2. Intégrale *Calvin & Hobbes*, éd. Hors Collection.

Ce serait un roman érotique. Comme beaucoup de gens, j'ai depuis longtemps envie d'écrire un roman érotique, et ça m'a toujours semblé difficile, car on court toujours le risque d'être banal ou répétitif ou ridicule, ou pire : de laisser entendre que ce qu'on décrit, c'est sa sexualité propre (ou non), alors que même et surtout pour les auteurs de romans érotiques chevronnés, ce n'est probablement pas vrai du tout.

Mon roman érotique ne serait pas situé dans le temps. Il serait raconté à la troisième personne, mais serait si intime dans ses descriptions qu'on saurait très vite que celui ou celle qui écrit parle de ses expériences.

Il serait composé de chapitres très courts, qui décriraient tous ou presque une scène d'amour dans ses moindres détails, non pas tant le décor ou la situation, qui seraient plantés rapidement – on saurait l'heure, on décrirait le lieu, on connaîtrait l'atmosphère – mais surtout dans les moindres détails des gestes et des paroles qui émergent, qui surgissent entre les amants, et qui ne sont en général pas décrits dans les livres érotiques, lesquels le plus souvent ne décrivent que le plus trivial, le plus banal, le plus anatomique – tout ce qui, au fond, ne demande aucune imagination.

Mon roman érotique raconterait *tout le reste*, tout ce à quoi on ne fait pas attention d'habitude, tout ce à quoi on ne prend pas garde quand on fait l'amour : les bruits étranges, les pensées interlopes, les gestes maladroits qui viennent sans prévenir, les hésitations, les distractions, les mots inappropriés...

Mon roman commencerait par la première étreinte d'un couple et se terminerait par la dernière, en décrivant toutes les étapes, tous les stades successifs de ses rencontres amoureuses, la manière dont leurs étreintes d'abord violentes et effrénées se changent, peu à peu, en des étreintes presque ritualisées, plus profondes, plus tendres, plus lentes.

Il y aurait aussi de temps à autre, pour respirer – ou pour étouffer un peu plus peut-être –, des chapitres décrivant l'attente des amants, l'impatience physique qu'ils éprouvent quand ils sont éloignés l'un de l'autre, l'excitation qui les prend lorsqu'ils vont se retrouver, la frénésie quand ils sont sur le pas de la porte, juste avant d'entrer... et la tristesse quand ils se retrouvent sur le pas de la même porte, avant qu'elle ne se referme sur l'un ou sur l'autre. Et ce qu'ils pensent en s'éloignant, lorsqu'ils imaginent la personne aimée et son corps désiré, le soir dans leur solitude, le jour face à des étrangers...

Le lecteur ne saurait pas qui sont ces amants ni d'où ils viennent. Il ne saurait pas s'ils vivent ensemble ou s'ils ont une vie chacun de leur côté. Il ne saurait pas quel âge ils ont, il ne connaîtrait pas leur rôle dans la société ou

dans la vie. Il en viendrait même à se demander s'il s'agit de l'histoire de deux amants (toujours les mêmes), des souvenirs des étreintes du narrateur (ou de la narratrice, car ce ne serait pas précisé non plus) avec plusieurs autres personnes, ou s'il s'agit, à chaque étreinte, à chaque chapitre, de deux personnes différentes.

Il ne saurait rien de tout ça, jusqu'au dernier paragraphe, jusqu'à la dernière ligne.

Et cette dernière ligne donnerait son sens à tout le livre.

COMÉDIE ROMANTIQUE

À Greer Garson et Ronald Colman

Ce serait une comédie romantique *et* musicale.

C'est la vision récente – la revision – d'*Everybody Says I Love You* de Woody Allen et de *Funny Face* de Stanley Donen qui m'a inspiré la petite idée que je vous livre ici.

À la fin d'une année de *college* – au sens américain du terme, celui d'université – passée aux États-Unis, Lili, une jeune Française, rentre au pays. Quelques semaines après son retour, elle voit débarquer trois personnes rencontrées là-bas qui toutes trois viennent passer un an en France.

La première personne est un jeune homme, Calvin, qui doit avoir son âge ; il est étudiant... en architecture, par exemple. La deuxième est une étudiante de l'âge de Lili, qui se nomme, mettons... Britney, et qui s'intéresse plutôt à l'histoire de l'art, et vient étudier les richesses artistiques de la France : les musées, les châteaux de la Loire, etc. La troisième personne est plus âgée qu'eux : c'est un professeur de littérature qui s'intéresse à l'histoire de l'amour dans la fiction.

Son grand fantasme est de retrouver le premier texte en français dans lequel apparaissent les mots *Je vous aime*. Il a pris un congé sabbatique pour faire ces recherches. Mettons qu'il s'appelle John.

Ces trois Américains qui viennent habiter à Paris – au Quartier latin, à Saint-Germain – pour y faire des études ou y travailler sont en réalité venus pour rejoindre Lili, dont ils sont tous trois amoureux. Et évidemment, la présence dans un même quartier de trois personnes amoureuses d'une quatrième – sans qu'on sache si par-dessus le marché la quatrième n'est pas amoureuse de quelqu'un d'autre encore – pourrait donner lieu à un certain nombre de quiproquos, de situations de comédie que je ne peux pas décrire aujourd'hui ici parce que je les ai encore à peine ébauchées dans ma tête. Tout comme dans *Everybody Says I Love You* de Woody Allen, ou *On connaît la chanson* d'Alain Resnais, chacun des protagonistes s'exprimerait par des paroles de chansons et puiserait dans un répertoire propre.

John, qui a une cinquantaine d'années, chanterait du Cole Porter, du Gershwin et du Comden & Green, du James Taylor et du Neil Young, mais aussi du Boris Vian (ce serait un fan américain du Bison Ravi).

Calvin, l'étudiant en architecture, qui est noir, chanterait plutôt de la soul et du rap ; il serait poète et praticien du slam, fan de Ray Charles et de la Motown... Inspirée par les figures féministes des années soixante-dix, Britney aurait un faible pour Joni Mitchell et Carole King, Janis Joplin et Joan Baez. Lili, elle, chanterait des artistes français d'aujourd'hui – Bénabar ou Diam's ou

Camille – mais aussi Linda Lemay – parce qu'elle adore le Canada.

Pour faire bonne mesure, j'imagine un cinquième personnage, Laure, quarante ou quarante-cinq ans, enseignante de littérature française, qui héberge John pendant l'année qu'il passe en France et qui est évidemment amoureuse de lui. Laure chanterait Barbara et... Françoise Hardy.

Tout ce méli-mélo, ce labyrinthe amoureux, aurait la tonalité d'un film choral, presque musical, des années soixante-dix, méconnu en France : *They All Laughed* de Peter Bogdanovich. Dans ce joli film, autour de Ben Gazzara qui doit prendre en filature Audrey Hepburn et tombe bien sûr amoureux d'elle, une demi-douzaine de personnages se courent après.

« Ma » comédie romantique et musicale serait, bien entendu, également un film sur Paris. Un film qui parle du regard des Américains sur Paris aujourd'hui. Il porterait un regard ironique sur la confrontation des cultures et des musiques. Il serait drôle, et il serait triste.

Et il y aurait beaucoup d'amour.

J'ai depuis longtemps le sentiment que le soin est *aussi* une relation pédagogique, une relation d'apprentissage, une relation d'échange avec les gens qu'on soigne, entre les soignés et les soignants. Et depuis très longtemps, j'ai envie d'écrire un livre qui parlerait de cette dimension pédagogique et s'intitulerait tout simplement : *Soigner*.

Il m'est arrivé régulièrement, depuis que mes livres ont fait de moi un écrivain connu, de parler à des étudiants en médecine, le plus souvent en conférence. Contrairement aux pays scandinaves ou anglo-saxons, où l'enseignement est confié de préférence à des professionnels ayant une expérience à partager, l'université française confie rarement des enseignements à ceux qui n'ont pas de diplôme universitaire. La seule tâche d'enseignement régulière qu'on m'ait confiée ces dernières années – quelques séances de travaux dirigés et un module optionnel consacré à l'image du médecin à l'écran – m'a été retirée brutalement, en juin 2007, à la demande, m'a-t-on dit, du doyen de la fac qui m'avait embauché. Il n'avait pas apprécié que dans une interview j'exprime mon opinion sur l'autoritarisme archaïque de la formation médicale française... Mais il n'a pas eu peur, en agissant ainsi, de donner raison à mon analyse...

Mais enfin, on me propose régulièrement de m'adresser à des étudiants en médecine ou à des soignants en formation qui avaient lu l'un ou l'autre de mes livres, et avec les années je me suis mis à avoir de plus en plus envie de mettre en forme ce que je crois avoir à dire, à partager, au sujet du soin. Cela pourrait prendre plusieurs formes.

D'abord, j'ai pensé à une suite de « causeries », une réflexion sous forme de feuillet radiophonique. Une suite de réflexions sur le soin, lues, commentées et étoffées au micro. Des micro-conférences, en quelque sorte.

J'y aborderais des notions qui me semblent fondamentales comme celle-ci : soigner n'est pas, ne peut pas être, un rapport de force, une relation de pouvoir. Lorsqu'il y a du pouvoir, il n'y a pas de soin. Car s'il y a du pouvoir, la parole et les gestes censés soigner sont délivrés par une personne qui tente de prendre l'ascendant sur une autre. Or on ne peut pas soigner en imposant sa méthode ou sa conception du soin. Un soignant qui essaie d'imposer ce qu'il fait ou ce qu'il croit à la personne malade ne pratique pas le soin, mais l'autoritarisme et le terrorisme.

D'un autre côté, on ne peut pas non plus demander à être soigné en exerçant des pressions inconsidérées sur le soignant, en exigeant de se faire soigner au mépris de ce que le soignant a de personnel à apporter, au mépris de ce qu'il

croit et sait. De même que le soignant n'a pas le droit de transformer le patient en objet, le patient n'a pas le droit d'*asservir* le soignant.

Ces causeries seraient aussi l'occasion de se poser des questions qui peuvent paraître singulières : est-ce que le soin est comparable à l'amour ? Est-ce que soigner, c'est aimer ? Est-ce que soigner, c'est enseigner ? Est-ce que soigner peut (ou doit) se faire à plusieurs ? Est-ce que la compétition entre soignants (à commencer par les études, la formation) est compatible avec le soin ?

Pourquoi choisir la forme radiophonique ? Parce que j'aime bien les conférences, le moment où quelqu'un parle, où quelqu'un d'autre écoute et réagit, et réfléchit en même temps que l'autre parle... Et j'aime l'idée de faire ça à la radio, car j'ai appris énormément de choses en écoutant la radio. On pourrait me rétorquer que la radio est une forme d'apprentissage passive, puisqu'on ne peut pas répondre à celui qui parle. Mais, à mon humble avis, l'auditeur est moins passif qu'on ne le dit. La radio nous apprend à écouter sans interrompre. Et elle nous laisse tout à fait libre : on peut tourner le bouton à tout moment et se mettre à penser à autre chose ; on peut, pendant un moment, ne plus écouter ce que la personne dit mais poursuivre le fil de sa propre pensée, et reprendre l'écoute ensuite sans que quiconque nous fasse le reproche d'avoir bâillé ou regardé par la fenêtre...

Le deuxième volet de ce grand ensemble sur le soin que j'aimerais inventer serait un « manuel de savoir-faire et de savoir-être » à l'usage des soignants. Un manuel qui décrirait des principes de bon sens, qu'on n'enseigne malheureusement jamais aux étudiants en médecine... Les infirmières réfléchissent à ce genre de chose au cours de leurs études, les étudiants en médecine français ne le font pas – la majorité des enseignants n'ayant, apparemment, jamais eu l'idée de les y faire réfléchir.

Ce manuel énoncerait des règles ou des recommandations de comportement à l'usage des médecins (dont le comportement laisse si souvent à désirer) en partant de situations concrètes. Par exemple : vous êtes médecin, vous avez une salle d'attente, qu'est-ce que vous y mettez ? Est-ce que votre salle d'attente est seulement un endroit où vous installez des chaises inconfortables, deux *Paris-Match* et trois *Auto-Magazine* sur la table, ou est-ce que le jour où vous allez choisir les sièges, vous allez vous asseoir dessus avant de les acheter ? Est-ce que vous allez penser au confort des personnes à qui vous demanderez d'attendre que leur tour soit venu ? Est-ce que vous choisirez votre table ou votre divan d'examen *en vous allongeant dessus* ?

Est-ce que la salle d'attente sera une pièce de votre appartement dans laquelle vous aurez laissé des livres à vous, que les gens pourront consulter, voire un lecteur de CD, ou peut-être, pourquoi pas, une télévision ? Qu'est-ce qui empêche, au fond, de mettre une télévision avec des DVD ou des cassettes dans une salle d'attente ? Qu'est-ce qui empêche d'y mettre de la musique ? Qu'est-ce qui empêche d'y mettre des livres, des bandes dessinées qui appartiennent à la famille du médecin ? Qu'est-ce qui empêche de donner le sentiment que les gens qui viennent là sont les bienvenus, qu'ils n'entrent pas

seulement dans un lieu professionnel, mais dans un lieu de partage.

Ou encore : le médecin qui reçoit un patient, comment devrait-il lui parler ? Doit-il le tutoyer, le vouvoyer ? On tutoie le plus souvent les enfants, mais à partir de quel âge vouvoie-t-on ses patients ? Faut-il vouvoyer tout le monde, y compris les tout-petits ?

Et qu'en est-il de la manière de s'habiller (blouse, ou pas blouse) ? Et de la manière de s'exprimer, d'utiliser un certain vocabulaire... Et de la position du bureau dans le cabinet : doit-il séparer le médecin des patients, ou le praticien peut-il choisir, par exemple, d'installer une table contre un mur, et d'asseoir tout le monde du même côté, en se mettant pour ainsi dire « à portée de main », et en ne se tournant vers le bureau qu'au moment d'écrire ?

Et puisque aujourd'hui un grand nombre de médecins ont un ordinateur, celui-ci doit-il être installé entre le médecin et les patients, sur le côté... ?

Ce manuel n'aurait pas pour vocation de dire de manière péremptoire : « C'est ainsi qu'il faut ou ne faut pas faire », mais plutôt : « Réfléchissez un peu à la façon dont vous vous présentez, à la façon dont vous parlez aux gens, à la façon dont vous leur posez des questions. Et d'ailleurs, est-ce que vous devez commencer par leur poser des questions, ou commencer simplement en disant *Que puis-je faire pour vous* ? Après tout, il n'y a qu'eux qui le savent... »

Le troisième volet de ce grand projet pédagogique autour du soin serait un séminaire de formation destiné aux soignants. Et aussi une forme de *thérapeutique* pour les soignants. Vous allez me dire : quelle drôle d'idée, les soignants auraient-ils donc besoin *d'être soignés* ? Eh bien, oui, comme tout le monde, ils ont besoin d'être soulagés, ils ont besoin d'être rassurés, ils ont besoin d'être déculpabilisés, ils ont besoin qu'on leur dise que même s'ils ne sont pas tout-puissants, ils peuvent faire beaucoup de choses utiles...

Ce séminaire pédagogique et thérapeutique, au cours duquel j'espère que tout le monde trouverait beaucoup de plaisir, serait un séminaire de... *sériethérapie*. Au lieu de proposer des lectures ou des réflexions à partir de textes de philosophie et de littérature qui traitent de la maladie et du soin, on y projetterait des séries télé qui parlent du soin, de la maladie, de ceux qui souffrent et de ceux qui soignent, de la vie et de la mort...

Grâce à ces séries, on apprendrait non seulement aux soignants – et tout particulièrement aux médecins – à se sentir mieux dans leur rôle, mais en plus on leur montrerait aussi qu'ils peuvent prendre du plaisir à écouter et à raconter des histoires, à transformer et à partager leur expérience sous la forme d'une narration, récit ou fiction.

Et à ce séminaire, on projetterait des épisodes de toutes les séries américaines connues ou méconnues en France, qui parlent de médecine et se déroulent dans un hôpital, telles *St. Elsewhere* et *Urgences* et *Grey's Anatomy* et *Scrubs* et *House, M.D.*, mais aussi, bien sûr, une série magnifique qui raconte la vie de plusieurs médecins généralistes, de leur famille, de leurs patients, dans une toute petite ville du Colorado, et qui s'intitule *Everwood*.

J'ai écrit deux récits biographiques. Une *autobiographie*, intitulée *Légendes*¹, qui raconte comment j'ai grandi dans la fiction, et une biographie de mon père, intitulée *Plumes d'Ange*².

Mais à l'origine le projet constituait un triptyque. À partir d'un matériau intime – une vie d'individu qui se raconte, et celle des individus qui l'ont entouré et des événements qui ont eu lieu en dehors de sa connaissance à lui –, je voulais écrire une autobiographie, une biographie *et* une fiction.

Cette fiction, qui n'est pas encore écrite, fait partie des plus vieux projets que j'ai dans mes valises, et j'espère bien avoir un jour le temps, ou l'énergie, ou l'occasion, ou assez de désir pour l'écrire. Mais j'aimerais bien aujourd'hui la *décrire*, brièvement.

Dans cette fiction, je réinventerais mon enfance autour de la relation privilégiée qui m'unissait à mon père, en réorganisant à ma guise les éléments de nos biographies respectives.

Je m'explique.

On ne choisit pas ses parents, on ne choisit pas sa famille, mais on peut se dire : « Tiens ! Et si ma famille comprenait un enfant de plus ou un enfant de moins ? Et s'il nous était arrivé ceci plutôt que cela ? »

Et je me suis mis à imaginer l'histoire d'un père et de son fils, qui, à la suite d'un attentat en Afrique du Nord, dont ils sont originaires, se retrouvent seuls tous les deux. Tout le reste de la famille (épouse, frères et/ou sœurs) ayant été décimé par l'attentat, le père prend son fils sous le bras ou par la main, et décide de s'en aller s'installer ailleurs.

Ce n'est pas vraiment ce qui m'est arrivé. Certes, un jour, mon père a pris sa famille par la main pour l'emmener loin d'Algérie (l'OAS l'avait condamné à mort), mais Dieu merci, aucun de nous n'a péri dans un attentat. Cela dit, ça aurait pu nous arriver : c'est arrivé à un des amis de mes parents, mitraillé en venant dîner chez nous. En réinventant ma biographie familiale, je voulais d'une part expliquer – en me focalisant dessus – la relation entre un père et un fils et d'autre part revisiter mon enfance et l'histoire de la France contemporaine au travers de fictions. Des fictions organisées selon un schéma classique, celui des aventures de Sherlock Holmes, le personnage de Conan Doyle.

Dans mon livre, le rôle de Sherlock Holmes est tenu par le père ; celui de Watson par le fils. Le livre serait construit comme une suite de nouvelles, chaque chapitre contenant une « aventure » distincte – beaucoup de nouvelles du « canon » holmesien s'intitulent *The Adventure of the Speckled Band*, *The*

Adventure of the Empty House, etc.

Au fil de ces « aventures » le fils grandit, la relation avec le père évolue, le duo explore les zones sombres – les secrets, les hontes cachées, les mystères – de la ville où ils ont échoué, à la lueur des événements de leur époque. Ce serait une chronique familiale sur deux générations, une chronique historique, qui se déroulerait entre 1940 – année où le père termine ses études de médecine – et 1980 –, année où le fils devient médecin à son tour. Chaque « aventure » (chaque mystère, chaque enquête...) se déroulerait en contrepoint d'un événement historique, politique ou social ou culturel – l'attentat du Petit-Clamart, le festival de Cannes 1968, l'affaire Ranucci... – survenu pendant ces quatre décennies.

Après l'autobiographie centrée sur la fiction (*Légendes*) et la biographie qui réexplorait l'histoire familiale (*Plumes d'Ange*), ce livre, le dernier du triptyque, serait une fiction nourrie d'autobiographie et ancrée dans l'histoire collective...

1. P.O.L, 2002.

2. P.O.L, 2003.

FROM TIME TO TIME

À Lilly et Scotty,
qui explorent le temps
pour découvrir la vérité

Une fois encore, ce pourrait être un roman ou bien le scénario d'un film.

J'hésite entre deux titres. Le premier serait *Boy Meets Girl*, qui renvoie au schéma classique de la comédie (musicale) américaine : *boy meets girl, boy loses girl, boy wins girl* – un garçon rencontre une fille, le garçon perd la fille, le garçon retrouve (et gagne le cœur de) la fille.

Ça pourrait aussi s'intituler *New York sur Seine*, ou *Paris sur Hudson*, car ça se passerait en même temps – enfin, pas exactement *en même temps*, vous allez comprendre – à New York et à Paris. Ce serait une comédie romantique fantastique, et l'histoire serait la suivante : deux personnages, qui ont le même âge, une trentaine d'années bien tassée, fréquentent tous les deux un *delicatessen*. Elle, dans SoHo, au sud de Manhattan ; lui, dans le Marais, à Paris. (Ou l'inverse, si vous préférez.)

Les deux *delicatessen* sont très anciens, ils ont au moins quatre-vingts ans d'âge. Et comme dans toutes les *delicatessen* on y distribue des journaux à petit tirage, parfois en yiddish, et les deux protagonistes découvrent un jour, chacun de son côté, un petit journal d'information sur les activités du quartier, et qui contient, bien entendu, des petites annonces. Des annonces de rencontres.

Cet homme et cette femme sont des solitaires, ils ont des exigences plutôt élevées à l'égard de la personne avec laquelle ils aimeraient vivre, et n'ont pas encore trouvé l'âme sœur. Par jeu, tous deux se disent : « Allez ! Tiens, pourquoi pas ? » et ils rédigent une petite annonce dressant leur autoportrait et leurs attentes... démesurées à l'égard d'un compagnon.

Comme vous vous en doutez déjà, chacun tombe sur la petite annonce de l'autre, et ils décident de se donner rendez-vous, par l'intermédiaire du journal. Car le journal ne donne jamais ni les adresses ni les numéros de téléphone des personnes qui veulent se rencontrer. Il se contente de leur fixer arbitrairement une date et un lieu de rencontre.

Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Ça vous turlupine qu'ils fréquentent des *delicatessen* situés à six mille kilomètres l'un de l'autre et publient leurs petites annonces dans *le même journal local* ? Mais je vous ai prévenu en commençant : il s'agit d'une comédie romantique *fantastique*. Vous vous souvenez ? Alors, continuez à lire au lieu de m'interrompre.

Un beau jour, donc, le journal les invite à se retrouver... dans l'arrière-salle de leur *delicatessen*. Ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils vont découvrir, c'est que les deux troquets, bien qu'existant dans deux villes différentes, ont la même

arrière-salle, qui défie les lois de l'espace et du temps. Car ils ne vivent pas seulement dans des villes différentes, ils vivent aussi à *des époques différentes*.

Lui vit à Paris (ou à New York, si vous préférez) dans les années soixante ; elle vit à New York (ou, si vous voulez, à Paris) au début des années 2000. Lorsqu'il se rencontrent pour la première fois, ils ne réalisent pas tout de suite qu'ils viennent de deux époques différentes. Mais ils sont tellement heureux de s'être trouvés qu'ils décident de se revoir et l'un comme l'autre retournent régulièrement dans le *delicatessen* de leur quartier, sans savoir que leur âme sœur est beaucoup plus inaccessible qu'ils ne le pensaient.

Comme ils sont amoureux l'un de l'autre mais que ça les rend pas complètement stupides quand même, ils finissent par comprendre que ce qui rend leur aventure merveilleuse – c'est une histoire d'amour transtemporelle, tout de même –, la rend également très douloureuse, car ils ne voient pas du tout comment vivre pleinement cet amour qui certes, défie le temps et l'espace, mais doit se plier aux horaires de fermeture des *delicatessen*...

La suite ? Moi aussi, j'aimerais beaucoup la connaître, mais je ne l'ai pas encore. Je vais l'écrire, certainement.

Un de ces jours.

Quand j'aurai le temps.

JE N'AI PAS OUBLIÉ

À Marcel Gotlib

En mai 1983, j'ai eu l'insigne honneur d'être invité à une émission de France Inter, « Chant libre », animée par Louis Bozon. Le principe était simple et élégant : les auditeurs dressaient la liste des personnalités avec lesquelles ils aimeraient être invités. Si l'une de ces personnalités était libre et acceptait de participer à l'émission, l'auditeur et son invité bavardaient à l'antenne pendant une heure et demie et composaient le programme musical.

J'ai eu la chance et la double joie de voir ma candidature acceptée et d'être invité avec Marcel Gotlib, immortel dessinateur de la *Rubrique-à-Brac* de *Gai-Luron* et de *Hamster Jovial*, qui était depuis toujours l'une de mes idoles.

Pendant l'émission, j'ai de plus découvert que Marcel Gotlib connaissait très bien une autre de mes idoles, un écrivain prématurément disparu l'année précédente. J'avais rédigé une suite de petits textes en hommage à cet écrivain, et, en apprenant que j'allais passer plus d'une heure à *causer dans le poste*, je m'étais dit : « Tiens, je lirai quelques-uns de ces petits textes au micro. » Finalement, de crainte de sembler vaniteux (je n'étais pas du tout un écrivain publié, à l'époque) j'ai choisi de lire un extrait de l'écrivain en question, et non mes textes propres.

J'ai repensé à cette émission l'autre jour. Et en y repensant, je me suis souvenu de ces textes, rédigés dans l'un des gros cahiers lignés qui m'ont servi de journal intime jusqu'à ce que je me mette à tenir un journal sur mon ordinateur.

Ce que je vous propose ici n'est pas, pour une fois, un livre virtuel (ou « potentiel », comme on disait autrefois) mais un livre déjà écrit, inédit, dont il est douteux qu'il soit publié un jour, mais dont j'ai plaisir à partager quelques fragments aujourd'hui avec vous.

*

Je me souviens que Gotlib a fait ses débuts en dessinant, dans *Vaillant*, une page intitulée *Nanar, Jujube et Piette*. Et, toujours dans *Vaillant*, je me souviens de *Davy Crockett*, du *Grêlé 7/13*, de *Nasdine Hodja l'Insaissable* et des *Pionniers de l'Espérance*.

Je me souviens que, dans *L'Écume des jours*, un personnage s'appelle Jean-Sol Partre et qu'il meurt d'un coup d'arrache-cœur. Et je me souviens des seins de Chloé.

Je me souviens, pour l'avoir vu dans un film, que pendant les premières courses cyclistes, au début du *xx^e* siècle, les coureurs, pour faire de la roue libre

dans les descentes, devaient lever les pieds de leurs pédales.

Je me souviens d'un film presque muet, peut-être russe, en tout cas manifestement tourné dans un pays de l'Est, dans lequel un petit garçon imaginait qu'il achetait un papa dans un grand magasin. Dans la vitrine, les mannequins se transformaient en adultes réels... Si quelqu'un se souvient de ce film, merci de me donner le titre¹.

Je me souviens d'un clochard, dans le métro. Des voyageurs pressés l'avaient bousculé et avaient failli l'empêcher de monter dans le wagon. Il y était parvenu quand même, et il s'était exclamé, à voix haute : « Ah ! ces jeunes d'aujourd'hui, ils n'ont qu'une hâte, se mettre le cul sur un siège ! » Puis, levant le doigt d'un air docte, il avait ajouté : « Ils préparent la révolution ! »

Je me souviens du premier pas sur la Lune.

Je me souviens des *Sept Samourais*... et des *Sept Mercenaires*.

Je me souviens que Victor Hugo courait après la bonne.

Je me souviens que le jour où de Gaulle est mort, j'ai entendu une interview de son confesseur, qui affirmait être arrivé à temps pour lui donner les derniers sacrements.

Je me souviens de l'Affaire Goldman. À l'époque, on disait « l'Affaire du boulevard Richard-Lenoir ».

Je me souviens de ma surprise lorsque j'ai appris que la voix française qui doublait le jeune interprète de Rusty dans le feuilleton *Rintintin* (« Youhou, Rintintin ! »)... était celle d'une femme.

Je me souviens que Johnny Hallyday chantait *Whohoho... Laisse les filles, Whohoho...* et que je savais l'imiter.

Je me souviens que YMCA veut dire en anglais *Young Men's Christian Association*, et en français « Y'a Moyen de Coucher Avec ».

Je me souviens de James Stewart et de Lee Marvin dans la fameuse scène de *L'homme qui tua Liberty Valance* de John Ford, où tout le monde manque s'entre-tuer autour d'un *steak* tombé par terre. Je me souviens aussi du pot de fleurs sur le cercueil de John Wayne, au début et à la fin du film.

Je me souviens de la *Marseillaise* au ralenti qu'avait prônée Giscard.

Je me souviens de Gérard Klein, qui commençait ses émissions de radio en susurrant : « Bonjour Madame ! »

Je me souviens que les Communards mangeaient des rats.

Je me souviens des trois lois de la robotique d'Isaac Asimov. Première loi : un robot ne doit pas faire de mal à un être humain. Deuxième loi : un robot doit toujours être au service de, venir en aide et obéir à un être humain, sauf si c'est en contradiction avec la première loi. Troisième loi : un robot se doit de préserver sa propre existence, sauf si c'est en contradiction avec les deux premières lois... Enfin, je crois me souvenir que c'était à peu près ça.

Je me souviens du Metropolitan Jazzola Eight.

Je me souviens qu'à la fin des *Trois Lanciers du Bengale*, un officier, les larmes aux yeux – je crois que c'est Franchot Tone – décoire le cheval de Gary Cooper.

Je me souviens du Maharadjah de Rawajpoutalah.

Je me souviens que, pendant la campagne d'Égypte, Conté a fabriqué des crayons pour que les grognards de Napoléon puissent envoyer des cartes postales à leurs familles.

Je me souviens des *Belles Histoires de l'Oncle Paul*.

Je me souviens qu'à l'école primaire, mais peut-être plus tard aussi, je dessinais sur une feuille de copie double une maison, dont je découpais les fenêtres pour qu'elles s'ouvrent. Une fois les fenêtres ouvertes, je dessinais l'intérieur des pièces (sur la copie du dessous, donc). Je ne savais dessiner les lits que de profil, et ils me paraissaient très inconfortables.

Je me souviens des fusils à balles traçantes, avec lesquels, à la fête de la Saint-Georges, on tirait sur des ballons accrochés en haut d'un mât. Je me souviens m'être demandé, je me le demande encore, où retombaient les balles.

Je me souviens du soutien-gorge Machin, qui se dégrafait par-devant – « *Fini, le cauchemar des séducteurs* » ! Je me souviens aussi que bien avant de savoir ce qu'il y avait sous les soutien-gorge, je savais les dégrafer à travers les pulls ; et d'une seule main, s'il vous plaît.

Je me souviens des femmes dénudées autour de Sardanapale sur son bûcher, dans le tableau de... Delacroix ? Géricault ? reproduit dans mon *Petit Larousse*.

Je me souviens que la vedette sur laquelle John Kennedy avait servi pendant la guerre du Pacifique s'appelait le Patrouilleur 109.

Je me souviens de Tatum O'Neal dans *Paper Moon* (*La Barbe à papa*), de Peter Bogdanovich. Et du moment où son escroc de père lui crie : « J'ai des scrupules, tu sais ce que c'est, des scrupules ? » Et la petite fille répond : « Non, je sais pas ce que c'est, mais si t'en as, c'est sûrement parce que t'as dû les faucher à quelqu'un ! ».

Je me souviens de « À vue de nez, il est 17 heures » et du museau révolté et répugnant du bonhomme sur la pub.

Je me souviens avoir entendu mon père dire qu'à Orléans-Ville, après le tremblement de terre de... 1954, je crois, l'église était par terre, la mosquée était par terre, et que la synagogue, quoique toujours debout, avait son dôme craquelé, comme le sommet d'un œuf à la coque après le premier coup de petite cuillère.

Je me souviens d'un hebdomadaire appelé *Le Fait public*, créé par des journalistes licenciés en 1968.

Je me souviens de Bobby Sands.

Je me souviens de la façon dont Reggiani dit « *le spiritisme ancien* » dans *Arthur*, la chanson de Boris Vian.

Je me souviens de Dani mettant la main de Jean-Pierre Léaud entre ses cuisses, dans *La Nuit américaine*.

Je me souviens de « Plus un corps tombe moins vite, moins sa vitesse elle est plus grande ».

Je me souviens du bonhomme passant un bébé à la moulinette dans « Les raisins verts », l'émission de Jean-Christophe Averty ou démolissant des postes

de télé à la hache, en disant : « Je ne suis pas en colère, je ne suis pas du tout en colère. Que ceux qui sont moins en colère que moi nous écrivent, ils ont gagné. »

Je me souviens que Mike Brant s'est défenestré, que Claude François s'est électrocuté dans sa baignoire, que Joe Dassin est mort d'un infarctus, et que le bruit courait que Paul McCartney avait été remplacé par un sosie.

Je me souviens des « ronds rouges » qui annonçaient l'ouverture des premières stations Elf.

Je me souviens de *Tout l'Univers*.

Je me souviens de la brosse à dents piégée dans *Ne nous fâchons pas* de Georges Lautner.

Je me souviens des Toc-toc : « – Toc-toc ! – Qui est là ? – C'est Lulu – Lulu qui ? – C'est *Lulu... tte finaaaaale, groupons-nous et demain...* »

Je me souviens d'Erich von Stroheim saluant Martin-Squelette à la fin des *Disparus de Saint-Agil*.

Je me souviens de Georges Perec. Et je me souviens exactement de ce que je faisais au moment où j'ai appris sa mort.

1. Après m'avoir entendu lire cette chronique sur Arteradio, une internaute, Aurora, m'a écrit ceci : *J'ai acheté un papa*, URSS, 1962. Genre : comédie lyrique. Metteur en scène : Ilya Frez. Sujet : *Dimka a cinq ans et il n'a pas de père. Un jour, le petit garçon découvre que sa maman a économisé de l'argent pour lui acheter un papa mais qu'elle a tout dépensé pour s'acheter des glaces. Il décide de se débrouiller tout seul puisque sa maman fait des bêtises et va dans un grand magasin où il a vu un très beau « Monsieur » en vitrine.* Note : en Russie soviétique l'époque de Staline avait débouché sur des tabous qui allaient bien plus loin que les tabous politiques. Le sexe était très, très tabouisé et on disait aux enfants qui attendaient l'arrivée d'un frère ou d'une sœur que la maman était partie à la clinique pour lui acheter un petit frère (ou une petite sœur). Parfois, on allait chercher la maman avec l'enfant et on lui donnait une pièce qu'il donnait à l'aide-soignante pour acheter le petit frère ou la petite sœur lui-même. S'il voulait un frère alors qu'une petite fille était née on lui disait qu'il n'y avait plus de petits garçons en vente et les adultes parlaient avec l'enfant pour lui faire accepter la petite sœur. Cela n'allait pas dans l'autre sens, les filles n'étant pas du tout bienvenues. Parler du réel à un enfant ou ne pas lui mentir en général était considéré comme de la cruauté. On disait : « Il ne faut pas lui gâcher son enfance... »

Ce serait un texte, d'abord, bien sûr. Et donc un livre, sans doute. Pas un roman, plutôt un récit, peut-être une pièce de théâtre, pour qu'on entende avant tout la parole, le grain de la voix.

Ce texte parlerait de ma mère. Il m'est difficile de parler de ma mère, qui apparaît plutôt « en creux », en ombre chinoise, dans mes livres. Dans *Légendes* et *Plumes d'Ange*, je parle beaucoup de mon père, beaucoup moins de ma mère, et elle n'est pas toujours présentée à son avantage. Je parle d'elle de façon plus affectueuse, plus reconnaissante, plus positive, dans un livre intitulé *À ma bouche*¹ consacré à mes relations à la nourriture – puisque la nourriture renvoie presque toujours à la mère.

En réalité, je connais mal ma mère. J'avais une mère juive nord-africaine, mais ce n'était pas une mère juive nord-africaine comme dans les films ou dans les histoires, car – avec moi, du moins – elle n'a jamais été étouffante. Elle était très affectueuse à sa manière, elle avait un indéniable souci de ses enfants, mais ce n'était pas une mère très démonstrative, ni très caressante, ni très cajolante – du moins, je le répète, avec moi. Dans la famille, si quelqu'un devait nous botter les fesses, c'était elle qui le faisait plutôt que mon père, qui n'aurait jamais levé le petit doigt sur un enfant, et encore moins sur les siens.

De sorte que, pendant longtemps, j'ai vu ma mère en parent répressif, en parent fouettard. Mon père n'était pas répressif du tout, c'était plutôt lui qui cajolait, qui était affectueux, doux, tendre. Alors que pendant longtemps, j'ai eu le sentiment que ma mère ne m'aimait pas. Du moins, pas beaucoup.

Ça m'a fait souffrir un petit peu, dans un sens, mais ça m'a aussi libéré, parce que je n'ai, encore une fois, pas souffert d'une mère étouffante. J'ai pu m'en détacher assez facilement, même si, à l'époque, je ne me rendais pas compte que ça me rendait service. Mais du coup, ma mère est quelqu'un que je connais mal, dont je parle avec difficulté, parce qu'au fond je ne sais pas vraiment, en tout cas pas de façon directe, ce qu'elle pensait, à quoi elle croyait, qui elle était. Mon père se confiait souvent à moi, ma mère très peu. Quand elle le faisait, c'était de façon détournée, indirecte : elle racontait des histoires sur les autres.

Cela, tout de même, je peux le dire d'elle : c'était quelqu'un qui racontait des histoires. Elle en racontait autant que son mari – qui en racontait beaucoup – mais pas les mêmes. Elle avait un sens de l'humour très personnel, très grinçant. Elle pratiquait beaucoup plus l'autodérision que les autres personnes de la famille. Et ça aussi, je n'en ai pris conscience que bien plus tard.

Avec moi, elle est restée très secrète à l'égard de ce qu'elle ressentait, de ce qu'elle croyait. Je me souviens des quelques longues conversations que nous

avons eues à la fin de sa vie, en particulier d'une au cours de laquelle elle m'avait avoué n'être « pas très fière de certaines choses qu'elle avait faites dans sa vie ». À l'époque, comme elle était fatiguée, malade, je n'avais pas vraiment voulu la faire parler de ça, je ne sais pas d'ailleurs si elle m'en aurait dit plus, mais aujourd'hui je le regrette, car j'aurais bien voulu savoir ce qu'elle voulait dire par là. Évidemment, il était difficile de la faire parler d'elle à ce moment-là.

Le texte que j'aimerais écrire à son sujet serait donc forcément un texte aussi... « indirect », « oblique », que nos relations. Je veux dire que je devrais probablement la décrire en action – à travers ce qu'elle faisait et disait – comme je le fais dans *À ma bouche* mais de manière plus distante, plus allusive, plus elliptique.

Et pour la raconter, j'ai imaginé la forme suivante.

Une femme est assise, seule, sur une scène de théâtre, dans un lit ou sur un fauteuil, avec les jambes relevées sur une chaise, comme elle l'était lorsqu'elle regardait la télévision, peut-être avec une couverture sur les jambes... (À la fin de sa vie, ma mère avait froid tout le temps, elle se couvrait beaucoup.)

J'ai en tête une image extrêmement puissante, que mon père m'avait racontée, en me parlant de sa grand-mère maternelle : l'image d'une femme qui s'allonge par terre sur un tapis de prière et qui raconte sa vie en la chantant comme une mélodie, entièrement, d'un bout à l'autre, avant de se laisser mourir. J'imaginai quelque chose comme ça pour ma mère : une femme assise, toute seule, dans son salon, dans une maison qui n'est peut-être plus habitée du tout, une femme qui est peut-être un fantôme, et qui raconte sa vie, qui raconte les gens qu'elle a aimés, et qui l'ont aimée.

Et au fur et à mesure qu'elle raconte sa vie, apparaissent autour de son fantôme les corps réels des personnes qu'elle a aimées, et qui lui parlent, ou qui se parlent à elles-mêmes en pensant à elle, et qui racontent avec elle non seulement sa vie, mais les incompréhensions de sa vie, les silences, les questions non posées, les réponses non reçues... en tentant tout de même de dire l'essentiel de ce qu'elle était, et de ce qu'ils sont.

Même si je sais peu de choses de ma mère, même si je n'en sais pas autant que ce que je voudrais savoir, pas autant que ce que je voudrais écrire, je sais malgré tout des choses qui, si elles m'ont longtemps paru « aller de soi », ne sont pas sans importance puisque j'ai grandi avec elles.

Je sais ainsi que, pendant toute mon enfance, j'ai vu ma mère taper à la machine, sur un petit bureau, à deux pas du bureau de mon père ; je sais que ma mère est la première personne qui m'ait dit que, lorsqu'elle avait quinze ou seize ans, elle avait voulu écrire un roman, intitulé *Deux cœurs*, ajoutant (en riant) qu'elle n'était jamais allée plus loin que le titre ; je sais que, lorsque j'étais adolescent, et que j'imaginai des histoires, je commençais toujours par écrire le titre, qui m'aidait ensuite, parfois, à écrire la suite. Et que je le fais encore. Je sais enfin que lorsque je suis parti, adolescent, passer un an aux États-Unis, parmi les cours qu'on pouvait choisir en classe terminale de ma *high school*, le premier cours que j'ai choisi – la première vraie formation pratique que j'ai

reçue – c'est la dactylographie.

1. Dans la collection « Exquis d'écrivains », NIL, 2007.

Fin avril 2007, j'ai passé une semaine à New York pour participer à un atelier de *Narrative Medicine*¹, et je me suis aussi rendu sur le plateau d'une série télévisée diffusée depuis dix-sept ans sur la chaîne américaine NBC : *Law & Order (New York District)*².

Cette série tout à fait passionnante raconte des enquêtes criminelles en adoptant successivement le point de vue des inspecteurs qui enquêtent sur le crime, puis celui des substituts du procureur de New York, qui instruisent les affaires et poursuivent les criminels. En général, le scénario élaboré pendant la première partie de l'épisode est pour ainsi dire « déconstruit » dans la seconde.

Law & Order est une série passionnante, tout à fait réaliste, inspirée d'affaires réelles, ancrée dans la culture contemporaine, dans les problèmes de société. Depuis dix-sept ans, elle soulève des points de droit, souligne les conflits politiques, dénonce les injustices sociales et les iniquités... À raison de vingt-deux épisodes par « saison » (ou année de production), ça fait un paquet d'épisodes.

Il y a une dizaine d'années, j'ai eu l'occasion d'entrer en contact avec l'homme qui en était alors le *showrunner*, celui qui la faisait tourner, son principal scénariste, René Balcer.

René vit aux États-Unis mais il est né à Montréal. Il parle anglais avec un accent américain et français avec un accent québécois. Je suis entré en contact avec lui alors que je rédigeais un dossier *Law & Order* pour la revue *Génération Séries*. À l'époque, il avait répondu par fax, avec beaucoup de gentillesse, à une longue interview. Depuis, nous sommes toujours restés en contact, et je l'ai fait inviter à deux reprises en France pour parler de son métier.

Lorsque j'ai décidé d'aller à New York, j'ai envoyé un message à René, en lui demandant si je pourrais aller visiter le plateau de *Law & Order*. Il avait créé, et produisait, une autre série depuis plusieurs années, mais le patron de *L&O* l'avait rappelé pour récrire et produire les quatre derniers épisodes de la dix-septième saison. Il m'a répondu : « Bien sûr, en plus ça tombe très bien, tu seras à New York au moment des derniers jours de tournage. La série va peut-être s'arrêter, elle commence à coûter cher, la chaîne a envie de renouveler ses programmes, et il est très possible que les journées de tournage auxquelles tu vas assister soient les dernières. »

Me voici donc un beau matin sur le plateau de *Law & Order*, et j'étais comme un enfant, car on m'a fait visiter le plateau, on m'a fait rencontrer bon nombre de gens qui travaillaient sur le plateau, j'ai longtemps discuté avec

Alana De La Garza, une jeune femme aussi intelligente que drôle qui interprète l'un des substituts du procureur. Elle m'a confié qu'on lui avait donné sa grande scène de l'année dans cet épisode, et je l'ai vue la jouer et la rejouer plusieurs fois sous tous les angles possibles avec un professionnalisme impressionnant...

J'ai aperçu Sam Waterston, très grand acteur, interprète depuis quatorze ans du substitut Jack McCoy, mais je n'ai pas osé aller le saluer. J'ai parlé avec le réalisateur, Matthew Penn (fils d'Arthur Penn), j'ai vu René Balcer, qui était venu saluer son équipe... Bref, j'étais aux anges.

C'était très émouvant, car *Law & Order* m'est très chère (ne serait-ce que parce que de nombreux épisodes dénoncent avec férocité les abus de pouvoir des médecins) et j'aime penser que je suis un des très rares Français à l'avoir vue dans son intégralité. En 1995, je me suis lié d'amitié *via* le courrier électronique avec une enseignante du Wisconsin, elle aussi fan de la série, qui me l'a ensuite enregistrée intégralement, et m'a envoyé les cassettes deux fois par an. En échange, je lui ai envoyé les livres que j'ai écrits sur les séries, et dans lesquels son nom est toujours cité.

Je peux dire que *Law & Order* fait partie de mon histoire personnelle (de spectateur) et professionnelle (de critique), et très tôt j'ai eu l'idée d'un livre la concernant, un beau livre qui la présenterait sous trois angles différents.

D'abord, il présenterait son personnage principal omniprésent : la ville de New York. *Law & Order* est tournée à New York, interprétée par des acteurs de New York, produite avec l'aide de la mairie de New York, qui adore la série, et qui adore les gens qui y travaillent. On y a montré pratiquement tous les coins de New York, beaucoup d'histoires qui y sont racontées se sont effectivement passées à New York, une ville qui symbolise l'Amérique, y compris dans ses événements les plus douloureux. Ainsi, les attentats du 11 septembre ont eu des répercussions sur la série, qui en a parlé nommément. Autre exemple : dans l'État de New York la peine de mort a longtemps été abolie. Lorsqu'elle a été rétablie par la cour suprême de l'État, les scénaristes de *Law & Order* l'ont également rétablie dans leurs récits, ce qui leur a permis de souligner toutes les questions – économiques, éthiques, judiciaires – que ce rétablissement a soulevées.

Outre qu'il montrerait la ville de New York, des photos de tournage, des images des acteurs, ce beau livre raconterait également la manière dont la série a été conçue, puis écrite au fil des années en donnant la parole à son créateur, Dick Wolf, à ses scénaristes et à ses producteurs – à commencer par René Balcer, qui a des floppées d'histoires à raconter à son sujet.

Enfin, il se ferait l'écho du regard du public sur *Law & Order*. J'irais interviewer des gens qui ont regardé la série depuis longtemps, qui ont grandi ou mûri avec elle. Des spectateurs, des critiques, des acteurs qui ont regardé la série avant d'y tenir un rôle, des personnalités qui vivent à New York, et que *Law & Order* accompagne depuis dix-sept ans.

Voilà. J'ai déjà publié un beau livre³, mais je suis sûr que celui-ci serait encore plus beau...

Évidemment, je préférerais ne pas avoir à l'écrire trop vite car j'aimerais que la série ne s'arrête pas – mais je suis sûr qu'il aurait une valeur, une saveur toute particulière, s'il était écrit par un spectateur qui la regarde depuis un autre pays, une autre culture, avec l'attachement et la tendresse de quelqu'un qui aime la ville de New York, l'Amérique, et les bonnes histoires.

1. Voir la chronique suivante.
2. Ce titre est celui qu'avait choisi France 3 lorsqu'elle a diffusé les cinq premières saisons. Sept ou huit ans plus tard, TF1 a racheté les droits et l'a rebaptisée *New York Police Judiciaire*...
3. Et même deux : *Mission : Impossible*, avec Alain Carrazé en 1993, et *Superhéros* en 2005.

LE CHŒUR DES FEMMES

À Rita Charon et Martha Montello

En avril 2007, à New York, j'ai participé à un atelier d'écriture très particulier, un atelier de *narrative medicine*.

Qu'est-ce que la *narrative medicine* ? C'est une discipline en émergence, qui n'existe pas depuis très longtemps aux États-Unis, mais tout de même depuis quelques années.

Cette discipline est née de l'idée que, pour devenir compétent et s'occuper correctement des gens qui en ont besoin, tout soignant gagne à se comporter en lecteur.

L'une des « inventeurs » de la *narrative medicine*, le Dr Rita Charon, est médecin à l'Université de Columbia. Elle postule, dans un de ses textes, que le patient est un texte qui s'offre au médecin. Par conséquent, le médecin qui veut aider le patient doit lire le texte – le patient-texte – comme un texte de littérature, avec toutes ses strates de sens, et que son travail ne consiste pas seulement à le lire, mais aussi à transmettre ce qu'il a lu et ce qu'il a compris, d'abord au patient lui-même, qui ne sait pas quel texte il est, quels sens il véhicule ; puis aux autres soignants, car c'est en écrivant des textes qui parlent des patients-qu'on-a- « lus » que l'on enseigne aux autres soignants comment « lire », à leur tour, les patients qu'ils vont soigner.

Chacun des participants (nous étions une trentaine, j'étais le seul Français, les autres étaient originaires des États-Unis ou du Canada) avait reçu un grand classeur, contenant une quinzaine de textes pour préparer les séances de travail. Pendant ces deux jours et demi (cinq séances sur cinq demi-journées) après chaque conférence plénière, on passait au travail de groupe – nous étions huit dans chaque groupe –, travail qui consistait à écrire.

Il m'est arrivé des choses extraordinaires pendant ce séminaire. D'abord, j'y ai rencontré des gens tout à fait remarquables, avec qui j'ai créé des contacts, et j'espère continuer à correspondre – et peut-être à travailler – avec eux. Et puis, cet atelier m'a fait comprendre ce que je fais depuis des années.

À partir du moment où mes livres ont rencontré un grand public, on s'est mis à me demander pourquoi j'étais médecin *et* écrivain ? Comment peut-on être écrivain quand on est médecin ? Je ne m'étais jamais posé la question auparavant : le soin et l'écriture m'accompagnent depuis toujours. Mais j'ai fini par répondre qu'il n'y a pas vraiment de fossé entre les deux professions : le médecin est en position de lecteur, d'auditeur, de spectateurs et, personnellement, j'adore qu'on me raconte des histoires. Ce que nous faisions dans cet atelier confirmait des intuitions que j'avais eues par le passé, mais que je n'avais jamais « théorisées ». Rita Charon et ses collègues s'y sont attelés, à

cette théorisation. Et ce qu'ils ont élaboré est non seulement tout à fait fascinant mais aussi – mes vingt-cinq ans d'expérience et les livres qui en sont nés peuvent en attester – très utile, très opérant pour les soignants.

L'un des effets que cet atelier a eus sur moi, c'est que je me suis mis à écrire en anglais, puisque pendant nos cinq séances de travail en groupe on nous a demandé d'écrire. J'écris un anglais correct, mais j'ai une certaine timidité à le faire. Je ne suis jamais sûr que la manière dont j'écris soit tout à fait appropriée. On me dira, après tout, que c'est la même chose en français : on apprend à écrire en écrivant. Mais du coup, parmi d'autres projets, d'autres idées que cette semaine m'a donné envie de réaliser, je me suis mis à écrire des poèmes en anglais, et j'ai trouvé comment j'allais écrire un livre dont j'ai l'idée depuis longtemps, sans parvenir à en dessiner la forme (j'ai besoin d'une forme pour commencer à écrire).

Je suis médecin dans un centre de planification, je reçois essentiellement des femmes, et ces femmes viennent me parler de leur sexualité, de leur contraception, de leur mari, de leur grossesse en cours ou de leur projet ou deuil de grossesse, de leurs avortements, de leur sexe qui les dégoûte ou leur fait mal, de leur désir inassouvi ou absent...

Et il se dit toujours énormément de choses pendant ces consultations. Ces femmes me racontent des histoires toutes plus passionnantes et plus poignantes les unes que les autres. Et je n'ai jamais bien su comment je pourrais en faire un texte, car si je notais ce qu'elles m'ont dit pour le retranscrire, j'aurais l'impression d'agir en voyeur.

Mais depuis l'atelier de *narrative medicine*, j'ai trouvé comment m'y prendre. Je ne vais pas rédiger la description des patientes venues à ma consultation, non. Je vais écrire des poèmes, des chansons, des monologues, en écho à ce que les femmes me racontent. Des poèmes, des chansons, des monologues qui pourraient être écrits par ces femmes, d'autres qui pourraient être écrits par les hommes avec qui elles vivent ou dont elles me parlent, et bien sûr par le médecin qui les écoute.

Ce texte, cet ensemble de textes, s'intitulerait *Le Corps des femmes*, ou *Le Chœur des femmes*, ce serait une suite polyphonique qui exprimerait le ressenti des femmes dans leur corps, et évidemment dans leur cœur, au contact des hommes ou dans l'absence des hommes – elles parlent beaucoup de leur absence. Dans le rejet ou dans l'amour des hommes.

Ce serait une émission de radio. Une émission en ligne, pour qu'elle reste suspendue dans le temps et pour qu'on puisse la réécouter à loisir. Une émission de trois heures, d'abord diffusée en continu mais constituée de courts modules que les auditeurs pourraient écouter individuellement, et conçue comme si elle devait être diffusée entre 22 heures et 1 heure du matin.

La première partie serait consacrée au monde qui nous entoure. On pourrait y parler de tout ce qui se passe dans le monde, mais pas de ce dont tout le monde parle. On y présenterait des pays inconnus, des expériences inédites, des livres épatants encore inédits en français, des films qui n'ont jamais été montrés à Cannes, et qui sont formidables. On y ferait des portraits de personnes hors du commun qui n'intéressent pas les journalistes. Bref, on y parlerait de toute les parties immergées du monde. De celles qu'on ne montre jamais aux actualités.

La deuxième partie, la deuxième heure, serait consacrée aux récits de vies. Les auditeurs appelleraient pour raconter un souvenir d'enfance, une histoire qui les a marqués, une expérience forte, un événement bouleversant ancien ou récent. Ils appelleraient pour le confier à l'animateur, comme à l'ami(e) à qui ils peuvent toujours parler. Bref, cette heure serait consacrée à la vie de tout un chacun, la vie de tous les jours, la vie secrète, la vie émotionnelle.

La troisième heure serait consacrée à l'imaginaire. Et là encore, n'importe qui pourrait y contribuer. L'animateur ou l'animatrice, le ou les invités, les auditeurs. Ils partageraient à tour de rôle à l'antenne un texte qu'ils ont aimé lire ou qu'ils ont écrit. Ce serait une heure d'émotion.

Ce serait une émission hebdomadaire. Elle durerait toute l'année, parce que le monde tourne toute l'année ; la vie, on la vit toute l'année ; les livres, on en lit toute l'année – alors on ne voit pas pourquoi la radio, on ne l'écouterait pas toute l'année.

J'aimerais beaucoup concevoir une émission comme celle-là. J'aimerais beaucoup l'animer, en tenir le guidon pendant un an. Au bout d'un an, je céderais la place à quelqu'un d'autre. Ce quelqu'un serait déjà venu à l'émission, ou bien il ou elle aurait beaucoup appelé, il serait animé par le même feu, la même énergie. La vie, ça change tout le temps, alors il n'y a pas de raison que la radio ne change pas aussi d'animateur, qu'elle ne change pas de voix de temps à autre...

Au fond, ce serait l'émission de radio qui contiendrait toutes les émissions de radio que j'aime et que j'ai aimées.

C'est un projet en l'air, car aucune radio ne voudrait de ça. Mais la radio, c'est

fait pour les paroles en l'air. Les paroles qui vous touchent, et qui s'en vont, en vous laissant pas tout à fait comme avant.

MINNEHAHA CREEK

À Betty

D'abord, je chercherais un atelier de *creative writing*, dans le Minnesota.

Pourquoi le Minnesota ? Parce que j'y ai passé un an à l'orée de l'âge adulte et que cette année a changé ma vie.

Je choisirais mon atelier pas loin de Minneapolis. J'aimerais dormir au bord d'un des dix mille lacs qui trouent le sol du Minnesota mais pouvoir tout de même aller me balader en ville.

Je prendrais d'abord l'avion pour New York et j'y passerais deux jours. J'irais au Paley Center, le musée de la télévision et de la radio, visionner des séries médicales et faire des recherches pour un projet de livre. Le soir, j'irais dans un club de jazz ou écouter du rock au Café Wha.

Je prendrais ensuite l'avion pour Chicago, et à l'aéroport je louerais une voiture pour gagner le Minnesota par la route. Sur le chemin, je m'arrêteraïs au musée des Vétérans de Madison, Wisconsin, pour y voir comment des gens comme vous et moi se sont battus et sont morts dans des guerres toutes aussi absurdes et insensées les unes que les autres, entre 1860 et le début du ^{XXI}^e siècle. Je n'aime pas la guerre, mais j'aime les gens. Mon grand-père est mort en 1915 dans une tranchée, à Roclincourt. Et, depuis toujours, j'essaie de comprendre quelque chose à cette mort incompréhensible car je pense que ça me permettrait aussi de comprendre ma vie.

Après de longues heures de route sur des *freeways* interminables et sans histoire, j'arriverais à Minneapolis. J'emprunterais la W I-95 et le pont qui s'est effondré quelques semaines plus tard et je roulerais vers l'ouest, en direction du lac Minnetonka. Là, je louerais une chambre pour deux ou trois nuits dans un bed and breakfast ou un motel familial. J'irais à mon atelier d'écriture le matin et en début d'après-midi. Le soir, j'irais me balader au bord du lac ou je prendrais la voiture pour aller voir une comédie musicale au Guthrie Theater, ou sur le *showboat*, le bateau à aubes de l'Université du Minnesota, ou bien au *Brave New Workshop*, l'atelier d'improvisation et de chansonniers ; ou encore au *dinner-theater* de Chanhassen.

Et puis j'irais me balader sur les bords de Minneahaha Creek, pour y trouver l'inspiration d'un roman que j'ai envie de lire – et donc d'écrire – depuis longtemps. Un roman où il sera question d'amour impossible, d'exil et de retour au pays, d'engagement et de solitude, de trahison et de rédemption, du temps passé et du temps présent, d'amour perdu et retrouvé contre toute attente et malgré les années.

Ce serait un voyage merveilleux, j'en suis sûr.

Ce sera un voyage merveilleux.

D'ailleurs, je pars bientôt.
So long, my friends.

REMERCIEMENTS

Merci à Jeanne Robet, Thomas Baumgartner, Christophe Rault, Samuel Hirsch et Silvain Gire pour m'avoir fait parler et mis en ondes.

Merci, et plutôt deux fois qu'une, à Paul Otchakovsky-Laurens et Jean-Paul Hirsch.

Abraham & Fils 143
Cabot ! 15
Le chœur des femmes 171
« Ces gens-là » 19
Comédie romantique 133
Comme dans un roman 105
Comment l'amour a conquis la Terre 61
Drôle d'histoire d'amour 55
L'enfant qui ne trouvait pas le sommeil 121
L'enterrement 43
La femme à l'élastique 23
From Time to Time 147
Le garçon qui voyait tout 97
Gershwin ne prend pas d'y 101
Il et Elle 47
Je n'ai pas oublié 151
Les livres 51
Leurs étreintes 129
La Maison Molière 89
Mes Héros 73
Minnehaha Creek 179
La mort de sa mère 35
Nelly 159
Par ici la sortie 67
Le remplaçant 79
Un rêve d'Amérique 39
Sachs en scène 115
Soigner 137
Some Other Time 93
Sur le plateau de *Law & Order* 165
Trois heures d'antenne 175
Les vampires et les harpies 29

Contes à rêver debout (octobre 2005-juin 2006)

Cabot : 12.10.05

Ces gens-là : 25.10.05

La femme à l'élastique : 9.11.05

Les vampires et les harpies : 23.11.05

Reconnaissance* : 7.12.05

Le camion de Noël* : 21.12.05

L'astéroïde errant* : 11.1.06

La mort de sa mère : 25.1.06

Un rêve d'Amérique : 8.2.06

L'enterrement : 22.2.06

Il et Elle : 8.3.06

Les livres : 22.3.06

Drôle d'histoire d'amour : 5.4.06

Comment l'amour a conquis la terre : 24.4.06

La rencontre* : 10.5.06

Par ici la sortie : 24.5.06

Mes Héros : 7.6.06

Le remplaçant : 21.6.06

Écrits sur le vent (septembre 2006-juin 2007)

La Maison Molière : 13.9.06

Some Other Time : 27.9.06

Le garçon qui voyait tout : 11.10.06

Gershwin ne prend pas d'y : 25.10.06

Comme un roman : 22.11.06

Sachs en scène : 6.12.06

L'enfant qui ne trouvait pas le sommeil : 20.12.06

Leurs étreintes : 3.1.07

Chronique de France* : 17.1.07

Comédie Romantique : 31.1.07

Un couple qui s'aime* : 14.2.07

Soigner : 28.2.07

Abraham & Fils : 14.3.07

From Time to Time : 28.3.07

Je n'ai pas oublié : 11.4.07

Nelly : 25.4.07

Sur le plateau de *Law & Order* : 9.5.07

Le chœur des femmes : 23.5.07

Trois heures d'antenne : 6.6.07

Minnehaha Creek : 20.6.07

** Les chroniques marquées d'un astérisque, dont le texte n'a pas été repris ici, sont audibles en ligne sur le site www.arteradio.com, rubrique Séries.*

Chez le même éditeur

LA VACATION, 1989 ; J'ai Lu, 1999.

LA MALADIE DE SACHS (Livre Inter), 1998 ; J'ai Lu, 1999 ; Folio, 2005.

LÉGENDES, 2002 ; Folio, 2003.

PLUMES D'ANGE, 2003 ; Folio, 2004.

LES TROIS MÉDECINS, 2004 ; Folio, 2005.

Autres livres de Martin Winckler

MISSION : IMPOSSIBLE (en coll. avec Alain Carrazé), Huitième Art, 1993.

L'AFFAIRE GRIMAUDI (en coll. avec Claude Pujade-Renaud, Alain Absire, Jean Claude Bologne, Michel Host, Dominique Noguez, Daniel Zimmermann), Le Rocher, 1995.

LES NOUVELLES SÉRIES 1996-1997 (en coll. avec Alain Carrazé), Les Belles Lettres/Huitième Art, 1997.

GUIDE TOTEM DES SÉRIES (en collaboration avec Christophe Petit), Larousse, 1999.

EN SOIGNANT, EN ÉCRIVANT, Indigène, 2000 ; J'ai Lu, 2001.

CONTRACEPTIONS MODE D'EMPLOI, Le Diable Vauvert, 2001 (2^e édition, 2003).

LE MYSTÈRE MARCOEUR, L'Amourier, 2001.

TOUCHE PAS À MES DEUX SEINS, « Le Poulpe », Baleine, 2001 ; Libro, 2002.

LES MIROIRS DE LA VIE, Le Passage, 2002.

LE CORPS EN SUSPENS (sur des photographies de Henri Zerdoun), Zulma, 2002.

C'EST GRAVE, DOCTEUR ?, La Martinière, 2002 ; J'ai Lu, 2004.

NOUS SOMMES TOUS DES PATIENTS, Stock, 2003 ; Le Livre de Poche, 2004.

MORT IN VITRO, Fleuve Noir, 2003 ; Pocket, 2005.

SUPER HÉROS, EPA, 2003.

ODYSSÉE, UNE AVENTURE RADIOPHONIQUE, Le Cherche-Midi éditeur, 2003

LE RIRE DE ZORRO, Bayard, 2004.

LES MIROIRS OBSCURS, GRANDES SÉRIES AMÉRICAINES D'AUJOURD'HUI (ouvrage collectif), Le Diable Vauvert, 2005.

SÉRIE TÉLÉ, DE *ZORRO* À *FRIENDS*, 60 ANS DE TÉLÉFICTIONS AMÉRICAINES, Libro, 2005.

NOIRS SCALPELS, nouvelles (ouvrage collectif), « NéO », Le Cherche-Midi éditeur, 2005.

CAMISOLES, roman, Fleuve Noir, 2006.

LE MENSONGE EST ICI, nouvelles, Libro, 2006.

J'AI MAL, LÀ..., chroniques d'Arteradio.com, Arte/Les Petits Matins, 2006.

LE MEILLEUR DES SÉRIES (ouvrage collectif), Hors Collection, 2007.

LES DROITS DU PATIENT (en collaboration avec Salomé Viviana), « Soigner », Fleurus, 2007.

CHOISIR SA CONTRACEPTION, « La santé en questions », Fleurus, 2007.

CONTRACEPTIONS MODE D'EMPLOI, 3^e édition, J'ai Lu, 2007.

À MA BOUCHE, « Exquis d'écrivains », Nil, 2007.

LE NUMÉRO 7, roman, « NéO », Le Cherche-Midi éditeur, 2007.

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2008

© P.O.L éditeur, 2012 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Histoires en l'air* de Martin Winckler a été réalisée le
17 décembre 2012 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782846822305)

Code Sodis : N02587 - ISBN : 9782846823586 - Numéro d'édition : 186587

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en janvier 2008
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'édition : 155625
Dépôt légal : février 2008

Imprimé en France